JULES NORIAC

LA BÊTISE HUMAINE

ROMAN INÉDIT



DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS
1860

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/labtisehumain00nori

3BN-8213

PQ
2203
.C35
B4
1860
SMRS

LA

BÊTISE HUMAINE

OUVRAGES DE M. JULES NORIAC

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LE 101e RÉGIMENT, 1 vol. illustré. . . . 4 fr. 50 c.
LA VIE EN DÉTAIL — *Le 101e Régiment*, (22e édition) 1 vol. . . . . 1 fr. »

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LE GRAIN DE SABLE, 1 vol.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LA
BÊTISE HUMAINE

I

Lorsque Eusèbe eut atteint sa vingt-unième année, son père, M. Martin, qui était un homme de bon sens, lui dit :

— Eusèbe, vous n'êtes plus un enfant, il est temps de vous instruire. Vous n'aviez que huit ans lorsque vous perdîtes votre mère, ma femme bien-aimée. Ce fut un grand malheur, car son cœur aurait

été pour vous un trésor d'affection. Cependant s'il était permis de croire aux compensations dans les destinées humaines, je penserais que cette perte, bien douloureuse sans doute, fut compensée. Votre mère vous eût tant gâté si elle eût vécu, qu'à l'heure où nous parlons, vous ne seriez même pas un homme.

J'ai été pour vous un père plein de sollicitude, souvenez-vous : depuis le jour où votre mère est morte, je vous ai laissé libre comme l'oiseau qui chante en ce moment sur le tilleul de la grande porte. L'été je vous ai donné des vêtements frais, l'hiver des vêtements chauds. Ma table a toujours été abondamment fournie : comme je ne vous ai jamais dit que vous mangiez trop, l'idée de trop manger ne vous est point venue. Je vous ai habitué à courir les champs et à travailler avec les paysans, ce qui vous a rendu fort et vigoureux.

En bonne morale, je ne vous devais pas autre chose. Néanmoins, je vous ai appris à lire et à écrire. Je ne puis vous dire à quel point je vous suis reconnaissant de n'avoir pas eu la tête dure ;

au lieu de m'occuper six mois, vous m'eussiez ennuyé deux ans, peut-être plus.

Quel est l'usage que vous avez fait du peu de savoir que je vous ai donné? Je ne m'en préoccupe pas. J'ai laissé ma bibliothèque entière à votre disposition parce que je sais que s'il n'est pas de bons livres, il n'en est point de mauvais. Les ouvrages que vous avez parcourus ont-ils formé ou déformé votre jugement? Je m'en inquiète peu, parce que nul ne pouvant savoir où se trouve le faux et où se cache le vrai, mes. réflexions seraient probablement à l'envers de la raison.

— Généralement les livres m'ennuient, interrompit Eusèbe; jusqu'à présent je n'ai lu que les aventures d'un homme de mer nommé Robinson Crusoé et celles de Télémaque, fils d'Ulysse.

— Tant mieux, reprit M. Martin; peut-être aussi tant pis. J'aime mieux que vous vous soyez enthousiasmé pour *Robinson* que pour *Paul et Virginie* ou *Faublas*. Mais il peut bien se faire que je raisonne mal, parce qu'après tout *Paul et Virginie*, c'est la tendresse ; *Faublas,* c'est l'amour ; *Robinson,* n'est que l'égoïsme. Mais rien ne prouve que l'égoïsme,

qui est un défaut, ne vaille pas plus à lui seul que la tendresse et l'amour, qui sont peut-être des qualités.

Maintenant, mon cher fils, recueillez vous et m'écoutez : je vous ai donné le jour, il ne faut ni m'en savoir gré ni m'en vouloir : je n'ai fait qu'accomplir la loi naturelle. J'ai pourvu à vos besoins, la société m'en faisait un devoir. Je viens de compter une somme d'argent à un homme qui fait la traite des blancs, afin que vous soyez exempté du service militaire, ce qui ne doit pas vous empêcher de vous faire soldat plus tard si vous le jugez convenable. Aujourd'hui j'ai pris chez mon notaire le bien de votre mère ; le voici ; vous allez l'emporter. Voyez, il y a dans cette ceinture quarante-huit morceaux de papier de la Banque de France et cent pièces d'or. Chacun de ces morceaux de papier vaut cinquante pièces d'or ; chaque pièce d'or vaut vingt de ces pièces blanches que je vous donne le dimanche quand vous allez jouer avec les polissons du village sur la place de l'église. En tout vous possédez cinquante mille francs, c'est-à-dire plus de pièces de vingt sous que nous ne récol-

tons de pommes en dix ans. Vous allez être riche pour les uns, pauvre pour les autres. Ne vous occupez ni de ceux qui sont au-dessus de vous ni de ceux qui sont au-dessous. Avec le revenu de cet argent vous avez de quoi vivre jusqu'au jour, où, après avoir étudié et appris la vie, vous vous déciderez à choisir une position. Si toutefois vous voulez vous éviter les soins d'un placement, il vous suffira de ne dépenser que dix francs par jour. De cette façon votre patrimoine durera cinq mille jours, c'est-à-dire quelque chose comme quatorze ans. Il y a gros à parier qu'au bout de ce laps de temps, je serai mort, et vous deviendrez naturellement possesseur de notre domaine de la Capelette, qui rapporte trois mille livres bon an mal an.

Je vous envoie à Paris, la ville civilisée par excellence. Jamais vous n'aurez théâtre plus beau pour étudier le monde. Profitez-en. Allez, Eusèbe, ne prenez pas le bien d'autrui : vous n'auriez pas d'excuse, puisque vous possédez. Ne déguisez jamais la vérité : le jeu n'en vaut pas la chandelle. Ne frappez point le faible, mais ne le défendez pas.

vous vous feriez deux adversaires. Efforcez-vous de n'avoir point d'ennemis ni d'amis, ce qui est la même chose; et maintenant adieu, mon enfant, voici la diligence.

Le jeune homme sauta au cou de son père et l'embrassa avec effusion. M. Martin fut touché de cette étreinte qu'il n'attendait pas de son fils. D'une voix émue il lui dit :

— Sois heureux, cher enfant, sois heureux.

Le jeune homme partit. Son père, s'étant mis à la fenêtre un instant après, le regardait s'avancer sur la route.

— Eusèbe ! lui cria-t-il, venez ici, je vous prie, et répondez :

Qui vous a donné l'idée de m'embrasser, et qui vous a enseigné cette démonstration affectueuse ?

— Père, répondit le jeune homme, il y a dix ans M. le curé Jaucourt, qui est mort l'an dernier, m'ayant vu partager mon pain avec l'idiot du Moustier, m'embrassa comme je viens de vous embrasser quand vous avez partagé votre bien avec moi.

La diligence passait; d'un bond le jeune homme fut s'asseoir à côté du postillon.

M. Martin ferma sa fenêtre et dit, en essuyant avec son mouchoir à carreaux bleus et rouges une larme prête à tomber :

— Diables de prêtres! il faut toujours qu'ils mettent leur nez dans les familles!

II

M. Martin n'était point un méchant homme ni un sot ; c'était le doute vivant, le doute incarné. Depuis quarante ans, il en avait soixante, tous les événements de sa vie avaient trompé ses prévisions.

Lorsqu'il dut se marier, il eut à choisir entre deux cousines à lui, parfaitement élevées et d'une beauté égale. Il préféra épouser celle vers laquelle il était le moins porté, parce qu'elle était d'une santé plus robuste que sa sœur. Neuf ans après, elle mourut et sa sœur chétive vivait encore.

Martin fut à moitié ruiné par un ami d'enfance pour lequel il eût donné sa vie.

Un jour qu'il était absent, le feu prit à l'une de ses granges et allait se communiquer à sa demeure, si un homme au péril de sa vie n'eût coupé le toit attenant aux autres bâtiments. Cet homme était Emmanuel Rigaud, son seul ennemi.

Fort instruit pour un campagnard et doué d'un certain bon sens, il était considéré dans son pays comme un homme supérieur. En étudiant beaucoup pour affermir une réputation dont il était fier, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne savait rien.

Le premier voyage qu'il fit à Paris resta gravé dans ses souvenirs. C'était en septembre 1831 : un matin qu'il était allé respirer au jardin des Tuileries, un homme en chapeau gris, à la figure noble et bienveillante, lia conversation avec lui.

— Vous êtes étranger? lui demanda-t-il.

— J'habite le Limousin, répondit Martin.

— Êtes-vous dans l'industrie ?

— Non, dans l'agriculture.

— Je ne connais point votre pays, mais j'en ai entendu dire le plus grand bien.

— C'est en effet un beau pays, repartit le campagnard; riche et pittoresque, commerçant et fidèle, il ne lui manque qu'une rivière...

— Mais la Vienne?

— La Vienne n'est pas navigable.

— Ne pourrait-on la canaliser?

— C'est là le rêve de tous les Limousins.

— Monsieur... comment vous nommez-vous?

— Martin.

— Eh bien, monsieur Martin, allez en paix, et dites à vos compatriotes, qu'avant trois ans leur rivière sera navigable.

— Qui êtes-vous, demanda Martin, pour parler avec tant d'autorité?

L'homme au chapeau gris sourit légèrement, et répondit avec simplicité :

— Je suis le roi des Français.

Comme si la foule, qui s'était amassée autour des deux causeurs, n'eût attendu que cette parole, des cris mille fois répétés de « Vive le roi! » se firent entendre. Elle entoura le royal promeneur qui souriait aux uns, donnait sa main aux autres, avec une parole de bienveillance pour tous.

— Voici un grand roi et voici un grand peuple pensa Martin qui retourna à la Capelette, non sans raconter à tout le département son entrevue des Tuileries et les promesses du roi.

Dix-sept ans s'écoulèrent. Martin perdu d'ennui, vivant seul avec son fils encore enfant, résolut de venir à Paris. A peine arrivé à l'hôtel, il s'empressa de mettre son plus bel habit et il se dit que, bien que le roi n'eût pas tenu sa promesse, il lui devait sa première visite. — Je le verrai dans son jardin, pensait-il ; il sera moins embarrassé que si j'allais chez lui.

Aux Tuileries il trouva les portes encombrées ; la foule la plus singulière se pressait en criant contre les grilles. — Quel bon peuple et quel amour pour son souverain ! pensait le brave homme.

Des bandes de polissons couraient dans les rues en chantant :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie.
C'est le sort...

— Quelle jeunesse ! quelle noble jeunesse ! répétait le bon Martin les larmes aux yeux.

Voyant qu'il ne pouvait aborder le jardin du côté de la rue de Rivoli, il gagna la place de la Concorde. Comme il arrivait au quai, une petite porte masquée dans le mur du jardin s'ouvrit devant lui. Un vieillard vêtu d'une blouse bleue, sortait appuyé sur le bras d'un autre vieillard.

— Monsieur Martin, dit-il au Limousin, aidez-moi, je vous prie, à monter dans ce fiacre.

— Qui êtes-vous ? je ne vous remets pas très-bien, dit le provincial étonné.

— J'étais il y a une heure le roi des Français, répondit le vieillard.

— Ah ! sire, s'écria Martin, dominé par son idée, vous n'avez pas fait canaliser la Vienne !

— C'est vrai, monsieur, j'ai manqué à ma promesse ; vous voyez que j'en suis cruellement puni !

Le fiacre s'éloigna. M. Martin resta cloué à sa place, il ne comprenait plus. Des gens qui débouchèrent par la petite porte, le tirèrent de sa rêverie.

— Le brigand a filé, disaient-ils.

— Il sera démoli avant d'être bien loin.

— Tant mieux.

— Pauvre roi! pauvre peuple! murmura le provincial. Et il reprit le chemin de la Capelette, où il vécut dans la solitude. Son esprit devint de plus en plus flottant. N'ayant personne pour discuter, il prit l'habitude de controverser lui-même ses idées; et le doute en toute chose s'empara de son esprit. Voilà pourquoi il éleva son fils comme nous l'avons dit, ou plutôt pourquoi il ne l'éleva pas du tout.

III

Le soir du même jour, Eusèbe arrivait au chemin de fer. Il s'approcha du guichet et dit à l'employé :

— Je voudrais aller à Paris.

— Quelle place désirez-vous ?

— Celle où l'on est le mieux.

— Cinquante-quatre francs, répondit l'employé.

Eusèbe sortit trois louis et reçut six francs de menue monnaie.

— Voilà, pensa-t-il, un homme fort supérieur ; il n'a pas mis une seconde pour compter ce qui me revenait.

— Et maintenant, demanda-t-il, pourriez-vous me dire, monsieur, où je dois prendre la voiture?

— Le train, voulez-vous dire ?

— Je ne sais si le véhicule qui doit me transporter se nomme ainsi, répondit Eusèbe avec timidité.

— Véhicule ! s'écria l'employé, qu'appelez-vous véhicule, je vous prie ? vous moquez-vous ? Voici votre wagon; une autre fois tâchez d'être poli, si c'est possible.

— Cet homme, se dit Eusèbe, n'est point un esprit supérieur, c'est plus qu'un sot, c'est un ignorant.

Le voyage d'Eusèbe n'offrit aucun incident. Seul dans une diligence de première classe, il ôta les coussins, les mit à terre, et plaçant sa valise sous sa tête en manière d'oreiller, il s'endormit jusqu'au jour d'un sommeil paisible.

Lorsqu'il s'éveilla, il avait passé Orléans; ses yeux mi-ouverts se portèrent sur la campagne, et un cri d'admiration s'échappa de sa poitrine.

— Oh ! les belles terres, les belles campagnes ! s'écria-t-il; comme tout cela est admirablement cultivé ! quels soins et quel travail ! Mon père avait raison ; la civilisation n'a pas encore pénétré dans

les départements du centre. Il y a quinze heures que j'ai quitté la Capelette, mais quelle différence ! Pourquoi le sol est-il si fécond ici, si aride là-bas? c'est pourtant la même terre, mais ce n'est point la même industrie. Ici, point d'immenses solitudes ni de terrains incultes ; les champs sont plus peuplés que nos villes, les bras abondent, les instruments aratoires sont perfectionnés. Aussi quelle abondance, quelle richesse ! Tout le monde a l'air heureux et content; tout cela est beau et grand !

Au moment où il faisait ces réflexions à haute voix, le train ralentit sa marche. On approchait d'une station ; Eusèbe observait attentivement des gens groupés, attendant contre une barrière que le convoi fût passé pour passer à leur tour. Le bruit fait par la soupape de dégagement de la locomotive effraya un cheval attelé à une charrette ; la pauvre bête, saisie d'effroi, hennissait et se dressait sur ses pieds de derrière ; un homme armé d'un fouet sortit d'un cabaret et se mit à frapper l'animal à tours de bras. Plus il frappait, plus le cheval se cabrait. Enfin, brisant ses traits, la bête furieuse s'élança contre la barrière qu'elle frappa de sa tête, et

tomba morte. L'homme vociférait comme un charretier qu'il était.

— Certes, se disait Eusèbe, voilà qui est fort mal ; le tort est à l'homme, non à la bête ; si l'homme n'eût pas abandonné le cheval, le cheval n'aurait pas eu peur ; si le cheval n'avait pas eu peur, l'homme n'aurait pas songé à le frapper ; si l'homme ne l'eût pas frappé, le cheval ne serait pas mort. Cet homme est peut-être un sauvage arrivé depuis peu parmi des gens policés. Cependant cela n'est guère probable, puisqu'il parle presque correctement. Mon père aurait-il raison, lorsqu'il dit que les extrêmes se touchent, et que le dernier mot de la civilisation est peut-être le premier de la barbarie ?

Eusèbe en était là de ses réflexions, lorsque deux voyageurs entrèrent dans le wagon qu'il occupait. Bien qu'on ne fût qu'aux premiers jours de septembre, les deux nouveaux venus portaient des casquettes et des bottes fourrées, de vastes cabans couvraient leurs vêtements et leurs figures disparaissaient sous d'immenses cache-nez de laine.

— Ma foi, dit l'un d'eux, voici l'hiver qui com-

mence; il fait un petit zéphir qui n'est pas gentil du tout. Si vous voulez, nous allons en griller un pour nous mettre en appétit.

En écoutant ces paroles, Eusèbe fut en proie à une vive curiosité. Les costumes hétéroclites de ses deux compagnons de route lui donnaient à penser qu'il allait avoir à étudier des voyageurs venant des rives les plus lointaines. A en juger par leurs fourrures, la Moscovie devait leur avoir donné le jour. En entendant parler « d'en griller un, » il s'était attendu à un repas extraordinaire, et il s'apprêtait à être tout yeux et tout oreilles pour approfondir les mœurs des étrangers que le hasard jetait sur son chemin.

Au grand désappointement du jeune homme, le voyageur sortit des cigares de sa poche et en alluma un, après en avoir offert à son compagnon, puis à Eusèbe, qui avait refusé.

— Vous ne fumez pas, jeune homme? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Bah! Quel âge avez-vous donc?

— Vingt-un ans passés.

— Vingt-un ans! et vous ne fumez pas? Mais d'où diable sortez-vous, mon jeune ami?

— Je sors de la Capelette, un domaine, près de Saint-Brice, en Limousin; je vais à Paris pour m'instruire, et je ne saurais être votre ami, puisque je vous vois pour la première fois.

— Ne vous fâchez pas, jeune homme; je n'ai pas dit cela pour vous blesser.

— Je le sais, dit Eusèbe; au contraire, vous m'offriez votre tabac roulé. Je vous suis reconnaissant.

— Ah! vous êtes du pays de M. de Pourceaugnac? demanda le voyageur qui n'avait pas encore parlé.

— Je ne le connais pas, répondit Eusèbe; mon père et moi vivions fort retirés.

— Il est à mettre sous verre! s'écria le fumeur; il faut le faire encadrer. Comment, jeune homme, vous ne connaissez pas le plus gai des héros de Molière?

— Je ne suis jamais sorti de la Capelette, monsieur, et ma condition ne me permet point de con-

naître des héros. J'ignore même où Molière se trouve situé.

Les deux voyageurs partirent d'un immense éclat de rire.

— Messieurs, dit Eusèbe, lorsque l'hilarité de ses voisins eut cessé, vous vous moquez de moi parce que je suis ignorant, ce n'est point une bonne action, je vous assure. Vous m'avez indiscrètement questionné, j'ai répondu ; je pouvais me taire. Remarquez, je vous prie, que vous vous êtes occupés de mes affaires, et que je ne me mêlais pas des vôtres. Je ne vous ai demandé ni d'où vous veniez, ni qui vous étiez ; lorsque vous avez ri de moi, j'aurais pu vous jeter par les fenêtres ; je ne l'ai pas fait.

— Par les fenêtres ! Comme vous y allez, mon cher monsieur.

— Je l'aurais pu certainement, dit Eusèbe avec simplicité.

— Permettez, reprit le second voyageur ; nous n'avons pas voulu vous être désagréables. Vous avez la tête trop près du bonnet. J'ai l'habitude de voyager beaucoup ; voici dix ans que mon ami et moi

nous courons les routes. Chaque fois que nous nous trouvons en compagnie, nous demandons, comme cela se fait, d'où on vient et où l'on va. Ça fait passer le temps, et ça ne fait de mal à personne.

— Ne voyagez-vous que pour cela? demanda Eusèbe.

— Quelle plaisanterie! Nous sommes voyageurs de commerce, nous représentons deux des premières maisons de Paris.

— Quelle que soit ma simplicité, répondit le Limousin, je pense qu'il n'y a pas à Paris de premières maisons, et qu'il ne saurait y en avoir; puisque aussi bien les premières en arrivant du nord, sont les dernières quand on vient du sud.

On arrivait à Paris. En descendant du wagon, Martin le fils entendit l'un de ses voisins dire à l'autre :

— Je crois que ce gaillard-là nous a fait poser.

Sa valise à la main, Eusèbe sortait de la gare, lorsqu'un cocher lui cria :

— Voilà, bourgeois! Où faut-il vous conduire? où allez-vous, mon bourgeois?

— Je ne sais, répondit Eusèbe!

— Ce n'est pas moi qui vous le dirai.

— Je ne vous l'ai pas demandé.

— Eh! dites donc, vous autres! ce monsieur qui ne sait pas où il va; en voilà une bonne!

— De quoi vous mêlez-vous?

— Vas donc, fainéant, tu n'as pas le sou.

Le provincial allait répondre, lorsque le cocher, auquel un voyageur venait de faire signe, s'éloigna rapidement.

— Voici un peuple qui me paraît assez mal entendre les lois de l'hospitalité! pensa le fils de M. Martin; il vous interpelle pour vous insulter; qu'est-ce que cela veut dire?

IV

Paris est le rève de tous les provinciaux. Riches ou pauvres veulent y venir, au moins une fois : les premiers pour y jouir de la vie ; les seconds pour essayer de s'enrichir. Nul ne peut se figurer les désillusions de l'arrivant, parce que chacun s'imagine Paris à sa manière. Pour quelques-uns la capitale est une grappe de palais ; pour d'autres, les maisons sont bâties d'or et de rubis.

Paris ne répond jamais à l'idée qu'on s'était faite de lui ; pour l'aimer et l'admirer il faut le connaître.

Les Méridionaux surtout font piteuse mine en abordant la capitale. Leur imagination, plus vive que celle des gens du Nord, — oui, plus vive ! — a paré de mille façons la métropole. Comme pour les punir de ces châteaux en pensée, le hasard les a de tout temps fait entrer par l'endroit le plus laid de la ville. Avant l'établissement du chemin de fer, les gens du Midi arrivaient par la barrière d'Enfer ; pour eux Paris avait l'air d'un bouge ; maintenant il n'a l'air de rien.

Eusèbe, son inévitable valise sous le bras, sortit de la gare marchant droit devant lui.

Il vit la Seine qu'il trouva étroite ; puis un pont qui lui sembla mesquin. Tout à coup son regard se dérida, il venait d'apercevoir le jardin du *Muséum*.

— A la bonne heure, dit-il, voilà une belle et vaste propriété ; le maître l'a fait cultiver d'une admirable façon. Il est fort malheureux qu'il ait eu l'idée de placer un factionnaire à la porte pour empêcher d'entrer ; c'est ridicule. Il est vrai qu'il y a, dit-on, beaucoup de voleurs dans cette immense ville.

Eusèbe Martin, s'approchant du dragon qui gar-

dait le jardin sous la forme débonnaire d'un fantassin, lui dit :

— Comment s'appelle, je vous prie, ce magnifique clos ?

— Clos ! répéta le soldat ; connais pas.

— Je vous demande le nom de cet enclos ?

— Enclos ! inconnu au régiment.

— Pardon, reprit Eusèbe avec douceur ; je vous demande, mon ami, le nom de ce jardin que vous gardez si bien ?

— Ah ! ah ! répondit le fils de Mars, fallait vous expliquer *tégoriquement*, jène home ; ça s'appelle le Jardin des Plantes.

— Merci, dit Eusèbe ; mais en s'en allant il fit cette réflexion, qui lui parut sensée :

— Jardin des Plantes, ceci n'est pas un nom. Tous les jardins possèdent des plantes ; les plantes naissent dans les jardins ; et un jardin qui n'aurait pas de plantes ne serait pas un jardin. Évidemment ce soldat m'a trompé.

Avisant un vieillard à barbe blanche qui, assis sur un banc, paraissait avoir affermé le soleil à l'heure,

le jeune homme se découvrit respectueusement et lui dit :

— Je suis étranger, monsieur, excusez ma demande, je désirerais connaître le nom du superbe parc que voici.

— Monsieur, répondit le vieux bonhomme avec aménité, je suis enchanté de pouvoir vous renseigner ; l'établissement que vous voyez derrière cette grille est le jardin du roi.

— Vous voulez dire de l'empereur ?

— Je veux dire ce que je dis, et croyez-moi, monsieur, il sied mal à un enfant de votre âge de vouloir mystifier un vieillard. Si c'est pour cela que vous vous êtes arrêté, vous eussiez mieux fait de passer tranquillement votre chemin.

Eusèbe Martin ne sachant que répondre, continua sa route en pensant qu'il n'était vraiment pas heureux ; depuis qu'il était parti de la Capelette il tombait de Charybde en Scylla. L'employé l'avait moriginé, les deux voyageurs avaient voulu le berner, le cocher l'avait insulté, le soldat s'était moqué de lui, le vieillard l'avait rudoyé, et il disait avec raison qu'il aurait bien de la peine à apprendre la vie

et que le peuple de Paris n'était pas aussi civilisé qu'on le voulait bien dire.

Comme il en était là de ses raisonnements, il entendit des cris stridents poussés par une femme; la foule s'assemblait près d'elle, il fit comme la foule.

— Qu'a cette femme? demanda-t-il à son voisin.

— Son mari, répondit le spectateur, était un Auvergnat, marchand de bric à brac, qui loua cette boutique il y a six mois; les affaires n'ont pas été bonnes pour lui. Sa femme est une mégère, son propriétaire un juif âpre au gain qui le voulait faire expulser; le pauvre homme n'a pu supporter tant de misères, il vient de se pendre. De ma place vous pourriez le voir se balancer au bout de sa corde; on a été prévenir le commissaire.

Eusèbe étendit les bras, bouscula les curieux, et d'un bond pénétra dans la boutique, son couteau à la main.

— Arrêtez, s'écrièrent les spectateurs. — Arrêtez, jeune homme; vous allez vous faire une mauvaise affaire. — Attendez la justice. — Ne touchez pas au

pendu, c'est la loi ; vous allez vous faire une mauvaise affaire.

Sans écouter toutes ces remontrances, le jeune homme avait coupé la corde et assis le pauvre suicidé sur une chaise; d'un revers de main il avait repoussé la foule qui interceptait l'air, et à genoux devant l'Auvergnat, il attendait avec anxiété que la vie vint à reparaître.

Tout à coup une rumeur se fit dans le groupe.

— Voilà le commissaire! — c'est M. Bézieux; place au commissaire.

Le magistrat s'avançait avec calme, son visage était bienveillant, son regard perçant et doux se promenait sur la foule. Le représentant de la loi arrivait lentement, mais sans ennui, constater le sinistre qui venait de lui être dénoncé.

— Où est le suicidé? demanda le magistrat.

Le foule se tut un instant, paraissant hésiter entre le silence et la délation. Cependant les mauvais instincts prenant le dessus, trois ou quatre personnes s'écrièrent, en montrant Eusèbe :

— C'est ce jeune homme qui a coupé la corde ; on n'a pas pu le retenir.

— Il a bien fait, très-bien fait, dit le magistrat. Quoique plus jeune que vous tous, il a donné une grande preuve de bon sens. Sachez que c'est un absurde préjugé que celui qui fait croire qu'il y a danger de porter secours à un suicidé ou à un homme assassiné avant l'arrivée de la justice. Les magistrats viennent constater le fait et voilà tout. Le devoir des citoyens est d'empêcher par tous les moyens possibles la mort d'un de leurs semblables. La tradition stupide qui fait supposer au vulgaire qu'on ne doit point secourir un homme en danger, n'est cependant pas sans fondement. Il est malheureusement arrivé au moyen âge, et même avant et après, que quelques individus s'étant approché pour assister des gens assassinés, furent pris eux-mêmes pour les meurtriers et exécutés comme tels ; mais aujourd'hui, au temps de lumières où nous sommes, avec les immenses moyens d'actions que lui fournit l'administration, la justice ne peut pas se tromper : elle ne se trompe plus.

— Je ne m'y fierais pas, marmota un chiffonnier qui avait assisté avec le plus grand calme au drame dont la boutique avait été le théâtre; je ne m'y fie-

rais pas, certainement. Je ne dis pas que la justice se trompe, mais je ne m'y fierais pas : on voit tant de choses extraordinaires!

— Monsieur, dit le commissaire à Eusèbe, qui anxieux suivait attentivement les mouvements convulsifs de l'Auvergnat; je vous fais mon sincère compliment sur votre sang-froid en cette circonstance.

— Il n'y a pas de quoi, répondit le fils de M. Martin assez embarrassé.

— Je vous demande pardon, reprit le commissaire, qui se méprenait sur la réponse du jeune homme; un homme, quel qui soit, est toujours un homme; en cette qualité, il fait partie de cette grande famille qu'on nomme l'humanité.

— Certainement, monsieur, vous avez bien raison, dit le jeune homme, qui cherchait inutilement à trouver de la profondeur dans la *prud'hommerie* de l'officier ministériel; puis il ajouta : Cet homme, monsieur, a été poussé dans son abominable action par la pauvreté. Je désirerais lui venir en aide.

— Ce sentiment vous honore.

— Voici, reprit le jeune Limousin, un papier de

la banque de France qui vaut cinquante louis, et chaque louis, comme vous devez le savoir, vaut vingt pièces de vingt sous. Veuillez le remettre à cet homme, mais à la condition qu'il ne recommencera que lorsqu'il n'aura plus d'argent. Il est probable que lorsque ce moment arrivera, Dieu, qui m'a placé sur son chemin pour le sauver, pourvoira de nouveau à sa destinée.

Le magistrat regardait attentivement Eusèbe. Sa mise plus que simple, la façon avec laquelle il s'exprimait, sa timidité, ses gestes, et jusqu'à la ceinture qui renfermait son trésor, jetèrent le fonctionnaire dans une perplexité qu'il ne cherchait pas à cacher. Cet honorable magistrat, qui, par les habitudes de sa profession, savait juger les hommes du premier coup d'œil, ne se rendait pas un compte exact de l'être singulier qu'il avait devant lui. Le greffier, qui comprenait ce qui se passait dans le cerveau du commissaire, n'était guère plus avancé que son supérieur. Cependant, comme un murmure bienveillant et quelques paroles laudatives en faveur du jeune homme couraient dans le cercle, le fonctionnaire pensa qu'il serait

peu digne de ne pas faire un petit discours. S'adressant tantôt à la foule, tantôt à Eusèbe, il dit :

— Certes, s'il est beau et rare de joindre le sang-froid et la raison à la jeunesse, il n'est pas moins honorable d'y ajouter la philanthropie. Non-seulement vous avez voulu sauver cet homme et vous l'avez sauvé, mais vous voulez, dans une intention que j'appellerai sublime, assurer l'existence qu'il vous doit. De tels actes, monsieur, honorent trop celui qui les commet pour qu'il soit besoin de l'en remercier; il en trouve le payement dans son cœur, et la conscience du bien qu'il a fait est sa récompense. Permettez-moi donc, monsieur, de vous demander votre nom, afin qu'il soit connu de l'administration supérieure, qui sait apprécier tous les dévouements.

— Je me nomme Eusèbe Martin.

— Seriez-vous parent de M. Martin du tribunal de commerce?

— Je ne le crois pas ; j'arrive du Limousin. Je ne connais personne à Paris.

— Vous êtes bien jeune?

— Vingt-un ans.

— A la bonne heure; car si vous n'étiez pas majeur, je ne pourrais accepter votre don.

— Je ne sais pas, dit Eusèbe.

Le commissaire regarda son greffier avec étonnement.

— Avez-vous une profession?

— Non. Je suis venu à Paris pour admirer la civilisation et étudier la vie.

—Étudier la vie, dit le greffier, qui avait le mot pour rire; ce n'est pas un médecin.

Le commissaire se perdait en conjectures.

— Que fait votre père? reprit-il.

— Mon père, monsieur, habite la Capelette; par profession, il cherche dans la vie où se trouve le faux et où se trouve le vrai.

— Veuillez me suivre, reprit sèchement le fonctionnaire en faisant signe à la foule de s'écarter.

Eusèbe s'inclina sans répondre, et marcha à côté du commissaire, ce qui lui permit d'entendre le greffier dire à son patron :

— Le pauvre garçon est fou à lier.

A quoi le patron répondit :

— Ce n'est pas difficile à voir.

Eusèbe se sentit rougir, non de crainte, mais de honte; il pensa qu'on le prenait pour un fou parce qu'il était ignorant de toutes choses.

Ce départ inattendu fut interprété de différentes manières par les curieux qui n'avaient pas entendu le dialogue.

— On va peut-être lui donner la croix, dit un naïf commissionnaire.

— La croix ! plus souvent que c'est les commissaires qui donnent la croix maintenant ! reprit un vaurien en blouse blanche.

— Pourquoi pas?

— Parce que c'est pas en leur pouvoir.

— Il aurait bien assez de pouvoir pour te faire ficher dedans, peut-être, mauvais polisson.

— La belle malice !

— Voyez-vous? dit une femme coiffée d'un mouchoir, voyez-vous? il a commencé par dire qu'il avait bien fait de couper la corde, et, pour changer, il l'emmène tout de même.

— Fallait pas qu'il y *aille*.

Un quart d'heure après, naturellement, un médecin fendit la foule en criant :

— Où est le malade?

Le malade était dans un coin, à ruminer un moyen pour se faire donner les mille francs par le commissaire à l'insu de sa femme.

La femme avait suivi le commissaire, dans l'espoir de toucher l'argent sans son mari.

V

A la porte du commissariat, le greffier pria civilement Eusèbe de passer devant et l'introduisit dans une pièce coupée en deux par une grille illustrée de rideaux verts en lustrine. Les murs décrépits étaient chargés de dessins noirs exécutés par des administrés et de jeunes filous qui avaient charmé les longueurs de l'attente en cultivant les beaux-arts. Un jour douteux, filtrant par une fenêtre sur la cour, éclairait assez mal un bureau de bois blanc peint en noir, sur lequel gisaient des papiers timbrés qui semblaient avoir la jaunisse. Deux em-

ployés portant des sous-manches, ainsi nommées parce qu'elles se portent sur les autres, griffonnaient placidement. Eusèbe, qui trouvait cet ensemble médiocre, demanda au greffier :

— Est-ce là, monsieur, ce qu'on nomme le formidable appareil de la justice?

Le chien du commissaire sourit et répondit en le regardant avec une bienveillance mêlée de compassion :

— Non, monsieur, la justice, c'est au Palais; ici, c'est comme qui dirait un laboratoire où on lui mâche les morceaux.

— Je ne comprends pas, dit le jeune homme.

— Ça ne fait rien, dit le greffier, vous comprendrez plus tard, il faut l'espérer. Voici monsieur le commissaire qui revient; asseyez-vous et répondez.

— Vous m'avez dit que vous vous appeliez Eusèbe Martin? demanda le fonctionnaire.

— Oui, monsieur.

— Comment avez-vous quitté la maison paternelle?

— En prenant la voiture des Pénicault jusqu'à Vierzon.

Le commissaire de police et son clerc échangèrent un regard significatif. — Écrivez les réponses, dit M. Bézieux au greffier.

— Avez-vous un passe-port ?

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Écrivez aussi cette réponse. Dites-moi, encore une fois, ce que vous venez faire à Paris ?

— Je vous l'ai dit, étudier la civilisation.

— Pour quoi faire ?

— Mais... pour être... civilisé.

— Ah ! très-bien. Avez-vous, outre ces mille francs, des moyens d'existence ?

— En dépensant dix francs par jour, j'ai de quoi vivre cinq mille jours, à peu près quatorze ans. Voici mon argent.

— Très-bien. Connaissez-vous quelqu'un à Paris ?

— Oui, quatre personnes : un cocher qui m'a insulté, un militaire qui s'est moqué de moi, un vieillard qui m'a gourmandé, et l'Auvergnat que j'ai dépendu.

— Cela ne suffit pas, dit le magistrat ; votre âge, l'incohérence de vos réponses, la somme considé-

rable dont vous êtes porteur, tout me fait un devoir de vous retenir jusqu'à plus amples informations. Ne vous inquiétez pas, vous serez traité convenablement, et avant peu, je l'espère, rendu à la liberté et à votre famille.

— Je ne suis pas pressé, ce sera quand il vous plaira.

Depuis un instant le commissaire retournait ses poches sans résultat.

— J'ai perdu mon mouchoir, dit-il à son clerc; en vous en allant, passez donc chez ces gens, voir s'ils ne l'ont pas trouvé.

— C'est inutile, monsieur, lui dit Eusèbe; j'ai vu un enfant le prendre dans votre poche et se sauver.

— Et vous ne m'avez pas averti! s'écria M. Bézieux.

— A moins d'un événement extraordinaire, je ne me mêle que le moins possible des affaires des autres. Voulez-vous me permettre de vous en offrir un?

Sans attendre une réponse, le jeune homme dé-

boucla sa valise et en sortit un mouchoir qu'il offrit avec civilité au commissaire, qui le refusa.

— Merci, dit celui-ci, je vais en envoyer chercher un. Quel est ce papier qui vient de tomber de votre valise ?

— Mon port-d'armes.

— Un permis de chasse ! vous avez un permis de chasse? que ne le disiez-vous tout de suite? Voyons.

— Voilà ; vous ne me l'aviez pas demandé.

M. Bézieux tourna et retourna le papier, examina attentivement le signalement. Comme Eusèbe avait deux signes noirs sur la joue gauche, la vérification était facile.

— Mon jeune ami, reprit le magistrat, mille pardons de mes questions. J'ai dû agir comme je l'ai fait ; vous êtes en règle, je n'ai plus rien à dire. Allez, vous êtes libre. Avec votre inexpérience de la vie, vous serez à coup sûr dupé. Souvenez-vous de moi, et venez me voir dans les moments critiques.

— Monsieur, répondit Eusèbe, vous êtes trop bon, je suis bien votre serviteur. Et il se retira lentement comme un homme en proie à de grandes et sérieuses

réflexions. Dans l'escalier: il s'arrêta un instant, puis, tout haut, comme si quelqu'un l'eût écouté, il s'écria :

— Voici une chose singulière et certainement indéfinissable : cet homme qui se dit justicier, me voit faire deux bonnes actions, et il m'arrête en disant que je suis fou ; il ne me trouve sage qu'en voyant mon permis de chasse. Or, mon permis de chasse aurait dû au contraire l'affermir dans son idée, et lui faire croire que j'étais fou véritablement, car j'ai fait une grande folie le jour où j'ai été assez bête pour donner vingt-cinq francs au maire du Moustier, afin d'avoir le droit de tuer des oiseaux qui ne sont pas à lui.

VI

Eusèbe, plongé dans ses réflexions, marcha près de deux heures, regardant à droite et à gauche sans trop bien voir. Le hasard l'avait conduit sur la place de la Bastille : son étonnement fut grand lorsqu'il jeta les yeux sur la colonne de Juillet. Cette immense tour de bronze l'étonnait, il ne pouvait se rendre compte de son utilité ; il eût volontiers demandé à un passant quelques renseignements, mais il se souvint que ses questions ne lui réussissaient pas. Il s'approcha et examina attentivement les inscriptions.

— Voilà qui est singulier, pensa-t-il, on élève des monuments à la mémoire des citoyens morts pour la liberté ; est-il possible qu'en 1830, époque peu éloignée de la nôtre, il ait pu se trouver en France, au cœur de la civilisation, des gens voulant attenter à la liberté? ceci me paraîtrait invraisemblable si ce n'était gravé là. Quels esprits chagrins et abandonnés de Dieu ont pu songer à ravir la liberté de l'homme, c'est-à-dire son seul bien? Il y a là un événement insolite que je saurai un jour en lisant les auteurs qui ont écrit touchant les choses de l'histoire.

Eusèbe cessa de penser à la liberté des peuples, parce qu'il avait faim. La faim est aux bons instincts ce que l'araignée est aux mouches. Il marcha le nez au vent, espérant voir une plaque de tôle se balançant dans l'espace, et portant cette fallacieuse légende : *ici l'on donne à boire et à manger*, comme il en avait vu sur les routes; il commençait à désespérer de rencontrer ce qu'il cherchait, lorsque le mot magique *dîner*, frappa ses regards. Alors, il se prit à considérer la façade bénie où ce mot se trouvait dix fois répété, et il lut :

RESTAURANT BROCHON.

Dîners à 2 francs; déjeuners à 1 franc 25.

Il s'élança vers la porte, mais entra humblement, et fut s'asseoir à la table la plus voisine de la fenêtre, afin de satisfaire en même temps son estomac et sa curiosité.

— Que servirai-je à monsieur? lui demanda un garçon.

— Ce que vous voudrez, répondit Eusèbe Martin; élevé à la campagne, je ne suis pas difficile.

— Monsieur veut-il, après le potage, un filet sauté madère?

— Comme il vous plaira.

— Moi, monsieur, ça m'est égal, si vous préférez un rognon sauté?

— Je n'ai pas de préférence.

— Un foie de veau bourgeoise?

— Cela m'est indifférent.

— Moi aussi; nous avons encore, biftecks, côtelettes, fricandeau chicorée, noix de veau à l'oseille, fricassée de poulet, civet de lièvre, perdrix aux

choux, choucroute garnie, vol-au-vent financière, abatis, chapon au riz, bœuf mode, poulet rôti, gigot?

Dans cette kyrielle de mots que le garçon avait déroulé avec une incomparable vélocité, le jeune Martin n'en avait retenu qu'un, et s'y était cramponné.

— Donnez-moi une côtelette, dit-il.

— Comment la désirez-vous? Voulez-vous une côtelette nature, panée, à la soubise, sauce-Robert, aux pommes frites ou sautées, saignante ou grillée?

— Au diable! s'écria Eusèbe, je la veux sur le gril.

— Côtelette nature, bien monsieur, dit le garçon. Et il se mit à crier: chef! une côte nature, une!

— Voici un domestique bizarre, se dit le jeune homme; et il se mit à manger avec son appétit de vingt ans. Après la côtelette, le garçon essaya de reprendre sa nomenclature, mais Eusèbe l'arrêta.

— Donnez-moi, lui dit-il une autre côtelette?

— Vous ne préférez pas un saumon sauce aux

câpres, une truite de rivière, une écrevisse bordelaise, une barbue fines herbes, une sole normande, une...

— Je préfère une autre côtelette.

— Très-bien, monsieur. Chef! une côtelette nature, une!

— Le chef est sourd certainement, pensa Eusèbe; c'est une infirmité désagréable pour lui et pour les autres. Après la seconde côtelette, Eusèbe en demanda une troisième, puis un morceau de fromage. Pendant qu'il grignotait son dernier croûton de pain en buvant un verre d'eau, un grand mouvement se fit dans l'établissement; tous les consommateurs se mirent aux fenêtres. Le provincial qui flairait quelque bonne curiosité, regarda attentivement. Son espoir fut trompé, rien d'extraordinaire ne frappa d'abord sa vue; des piétons, des voitures, et voilà tout. Cependant, un fourgon hermétiquement fermé et escorté par quatre gendarmes, attira son attention. Le fourgon passé, chacun se remit en place, et les conversations devinrent bruyantes.

— C'est malheureux sans doute, disait un gros monsieur à cravate blanche; mais on ne saurait

trop punir l'anarchie ni saper le désordre dans sa base primitive et permanente.

— Pauvres gens ! disait une jeune femme ; ils ont des sœurs et des mères qui pleurent !

— Et des maîtresses, ajouta avec amertume un consommateur dont la petite vérole avait ravagé les traits.

La jeune femme se tourna vers lui et le regardant fixement, elle répondit :

— Oui, monsieur, ils ont des maîtresses.

— Pauvres gens ! ils ne reverront peut-être plus leur pays.

— La vie est longue.

— Tant qu'on n'est pas mort, il y a de l'espoir.

Eusèbe était désespéré, il ne comprenait pas un mot de tout ce qui se disait autour de lui et n'osait interroger personne. Son voisin, homme à la figure rude et basanée, vint le tirer d'embarras.

— Que ces êtres-là sont absurdes avec leurs absurdes réflexions !

— Je ne saurais le dire, monsieur ; j'ignore de qui ils veulent parler, répondit le provincial.

— Des transportés qui viennent de passer.

— Oserais-je vous demander ce qu'on entend par transportés?

— Mais de pauvres diables qu'on exile.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont voulu combattre pour la liberté, dit tout bas le voisin. Et prenant son chapeau il sortit en jetant un regard de défi à l'assemblé, qui n'y prit pas la moindre attention.

Eusèbe Martin sortit à son tour.

Il n'avait pas passé la porte qu'il entendit le garçon s'écrier :

— En voilà un *toqué*, par exemple!

Sans s'inquiéter de cette insulte dont il ne saisissait pas le sens, il fut s'asseoir sur un des bancs du boulevard du Temple. Ce qu'il pensa nul ne pourrait le dire, mais lorsque deux heures après il se leva, on aurait pu l'entendre murmurer :

— L'on élève des monuments à la mémoire des citoyens morts pour la liberté et l'on chasse ceux qui veulent combattre pour elle. Cela ne me paraît pas logique, à moins pourtant qu'il n'y ait deux libertés différentes, une bonne et une mauvaise.

VII

La nuit était venue, Eusèbe s'en était peu inquiété. Il avait entendu dire qu'à Paris on faisait du jour la nuit, qu'à minuit Paris était plus brillant qu'à midi, et bien d'autres absurdités. En voyant s'allumer des milliers de becs de gaz avec une étonnante rapidité, il avait pensé que toutes ces phrases de la province étaient des vérités. Mais quand le pauvre garçon, qui avait mis deux heures pour trouver un restaurant, voulut se mettre en quête d'un gîte, il s'aperçut que le gaz n'avait rien de commun avec le soleil. Malgré toute l'attention qu'il

mettait à lire les enseignes, il ne pouvait arriver à y trouver le mot *auberge*.

Son inquiétude était grande. Il venait de remarquer une horloge dont les aiguilles indiquaient dix heures et demie. Jamais il ne s'était couché si tard.

Il avait fort envie de s'informer, de demander au premier passant où il pourrait trouver un lit; mais ses mésaventures du matin lui revenaient sans cesse à la mémoire. Il comprit cependant qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre, et résolut de s'adresser à la première femme qui passerait près de lui.

—Une femme, pensait-il, sera plus douce et meilleure qu'un homme, et comme à cet instant une dame sortait d'une maison, il lui dit :

— Permettez, madame, à un étranger fort embarrassé, de vous demander un renseignement.

La dame passa sans répondre.

— Je me suis mal adressé, se dit le provincial; cette personne est à coup sûr une grande dame au cœur sec et altier ; que ne m'adressais-je plutôt à celle-ci, qui a l'air d'une ouvrière.

— Madame, dit-il à une femme en bonnet qui le coudoyait, un renseignement, je vous prie?

— Voilà une heure bien choisie, ma foi! pour faire des questions; que voulez-vous? répondit l'ouvrière.

— Enseignez-moi, s'il vous plait, un endroit où je pourrais coucher cette nuit?

— Passez votre chemin, insolent. Pour qui me prenez-vous, mal élevé que vous êtes! A d'autres, espèce de mal bâti! laissez-moi tranquille ou je vais vous faire arrêter. Ça ne sera pas long.

Cette réponse fut le dernier coup porté au pauvre Limousin. Il sentit que ses jambes allaient se dérober sous lui. Il se laissa tomber sur une marche de pierre et se demanda ce qu'il allait devenir.

Eusèbe était doué d'une nature forte. Aucun danger ne l'eût effrayé, mais cette solitude au milieu de la foule l'épouvantait; il sentait son cœur grossir et ses yeux se mouiller de larmes.

— Êtes-vous malade, monsieur? lui demanda un homme qui fermait un magasin.

— Non, répondit-il, mais je n'en vaux guère mieux.

— Auriez-vous faim?

— Non.

— Manquez-vous d'argent?

— Non.

— Alors qu'avez-vous ?

— J'ai, dit Eusèbe en se levant — la sympathique curiosité d'un homme venait de lui rendre la force et le courage — j'ai, que je suis arrivé ce matin de mon pays, et déjà un cocher m'a insulté, un soldat s'est moqué de moi, un vieillard m'a gourmandé, un commissaire de police a voulu m'arrêter, il me croyait fou, parce que j'avais dépendu un Auvergnat; un garçon de restaurant m'a appelé *toqué,* une grande dame n'a point daigné me répondre, et une femme du peuple à laquelle je demandais de m'indiquer une auberge, m'a dit mille sottises; si bien que je me demande si vraiment je suis fou, ou si croyant venir dans un pays civilisé, je ne suis pas tombé au milieu de hordes sauvages.

Le marchand lui répondit :

— Il y a peut-être du vrai dans ces deux suppo-

sitions. Entrez vous asseoir un instant, nous causerons, et je vous aiderai à vous reconnaître.

— Homme généreux, reprit Eusèbe, soyez béni; Dieu, j'en suis sûr, vous tiendra compte de votre bonne action, et si jamais vous ou votre fils allez vers les rives lointaines, il vous préparera un gîte sous une tente hospitalière.

VIII

— Je ne suis pas marié; partant, je n'ai pas de fils. Si j'en avais un, je ne le ferais pas voyager, répondit l'homme. Pour moi, je n'irai jamais plus loin que Versailles, où je vais me retirer. J'y trouverai à coup sûr, une tente hospitalière, car j'ai dix mille francs de rente. Enfin, je ne suis pas un homme généreux ; je suis marchand de porcelaines.

— Il n'est point de sot métier, dit sentencieusement Eusèbe Martin.

— Je vous ai fait entrer, continua le commerçant, parce que j'ai reconnu à votre accent que vous

étiez un compatriote. Je suis de Rochechouart; je me nomme Lansade.

Martin fils raconta son voyage, et en détailla les motifs au marchand, qui ne les comprit pas.

— Ce que je vois de plus clair en tout ceci, c'est que M. Martin, votre papa — je l'ai bien connu — a voulu vous faire voir *du pays*. C'est bien naturel. Un jeune homme doit connaître la vie.

— C'est cela, dit le jeune homme.

— Seulement, continua Lansade, il aurait dû vous donner des lettres de recommandation pour quelques amis, qui se seraient fait un plaisir de vous piloter.

— Mon père n'a pas d'amis.

— Par le temps qui court, c'est une bonne chose. Cependant, on a toujours quelques connaissances; on ne peut pas vivre comme un ours.

— Mon père vit comme un philosophe.

— C'est la même chose, dit Lansade. Maintenant, puisque votre bonne étoile vous a conduit devant ma porte, je veux vous être utile. Prenez d'abord ces cartes où se trouve mon adresse; ne les égarez pas. Je vais fermer mon magasin et vous mener

chez Mme Morin, une dame qui loue des chambres : c'est une brave femme, qui aura bien soin de vous. Je ne suis pas fâché de lui amener une pratique ; je rendrai service à deux personnes.

— Vous êtes vraiment bon, monsieur, dit le jeune Martin ; je ne puis vous dire combien je vous suis obligé.

— Il n'y a pas de quoi. Attendez que j'aie fermé mon magasin, et nous partirons.

— Voulez-vous que je vous aide ? demanda Eusèbe.

— Par exemple, je n'ai que trois volets à placer. Voici tantôt vingt-cinq ans que je les mets le soir et les ôte le matin. Vous comprenez que j'ai eu le temps de m'y faire.

Lansade se mit à transporter un à un ses contrevents.

Eusèbe était un tout autre homme. Une heure dans une boutique lui avait suffi : il ne pensait plus.

Pourtant, au bout d'un instant, étonné de ne pas voir revenir le marchand, il s'avança sur le pas de la porte. Lansade regardait ses volets et paraissait atterré.

— Voilà encore une belle affaire! s'écriait-il. Canaille de Piérichou, brigand concussionnaire! Demain tu auras de mes nouvelles, filou!

— A qui en avez-vous? demanda Eusèbe.

— Mais à mon garçon de magasin donc! un fainéant que j'ai tiré de la misère. Figurez-vous que voilà quinze jours que j'ai fait repeindre ma devanture. Le peintre a oublié de numéroter les volets. Alors j'avais dit à Piérichou de les numéroter lui-même avec de l'encre. L'imbécile les a numérotés avec du blanc d'Espagne, et ce que j'avais prévu arrive : voilà un chiffre effacé.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Vous êtes bon, vous, par exemple! cela fait que je ne sais plus comment faire. Si je mets le premier le dernier ou le second, ça n'ira pas, à cause des clavettes.

— Pardon, dit Eusèbe, voulez-vous me permettre?

— Quoi?

— Il n'y a qu'un numéro effacé?

— C'est bien assez.

— Voyez quels sont les deux qui restent et vous saurez celui qui manque.

— Tiens, c'est juste ça, dit Lansade. Vous n'êtes pas trop bête, vous !

Il ferma sa boutique, et, prenant son compatriote sous le bras, il le conduisit dans la cité Bergère.

— Mme Morin, lui dit-il en chemin, est une excellente femme. Elle a été légère dans le temps; mais je ne m'attache pas à ces choses-là, moi, je suis voltairien, comme votre papa. Je suis philosophe aussi à ma manière. Dans la partie, j'ose dire qu'on en voit encore peu qui me vaillent. Aussi, j'ai fait ma petite fortune.

On était arrivé. Lansade présenta Eusèbe, qui fut parfaitement accueilli par Mme Morin, et se retira.

— Avant qu'on vous montre votre chambre, dit la maîtresse de la maison, donnez-moi vos papiers, pour que je vous inscrive sur mon livre.

— Quels papiers? demanda le jeune homme, étonné.

— Mais vos papiers, ce n'est pas pour moi; vous pensez bien que du moment que c'est M. Lansade qui vous amène... mais c'est pour la police.

Au mot de police, Eusèbe se rappela la scène du commissaire, et s'empressa de remettre son port d'armes à Mme Morin, qui écrivit sur son livre :

Chambre n° 17, M. Eusèbe Martin, né à la Capelette, département de la Haute-Vienne, âgé de 21 *ans, profession de chasseur.*

IX

La chambre que Mme Morin donna à Eusèbe, tout le monde l'a habitée. Sise au quatrième étage, elle renferme un lit en acajou, une commode ornementée de morceaux de cuivre, un bureau, une table, une causeuse, deux fauteuils, deux chaises, le tout en damas jadis rouge ou grenat pareil aux rideaux de la fenêtre, mais plus terne. Une pendule en zinc et trois tableaux : une Diane chasseresse gravée sur acier; un mélange d'huile et de couleur ayant la prétention de représenter un brigand cala-

brais; enfin une lithographie portant cette légende nécessaire : *Entrée du port de Buenos-Ayres.*

La plus belle pièce de la Capelette était le salon. Jamais la cire n'avait eu de contact avec le plancher; de grands rideaux de calicot mi-parties jaune et blanc se croisaient contre les fenêtres; une table de noyer, un meuble en velours qui faisait regretter que Louis le Grand ait signé la fameuse paix d'Utrecht, était, avec une pendule en albâtre, les seuls ornements de ce lieu, où, du reste, jamais on ne recevait d'étrangers.

En procédant par comparaison, le Limousin trouva sa nouvelle demeure splendide.

— Voilà, pensa-t-il, ce qu'on nomme le confortable! c'est un des bienfaits de la civilisation; mais il pousse à la mollesse, qui réduit l'homme le plus fort, mieux que ne saurait le faire l'adversité!

Après cette sage réflexion inspirée par les conseils de Mentor à Télémaque, Eusèbe se coucha. Si sa fatigue eût été moins grande, il aurait bien vite compris que les matelas de son lit n'avaient rien de commun avec les moelleux gazons de l'île de Calypso.

Le brave garçon ferma les paupières et pensa à son père qui devait dormir profondément. Il se vit partant de la Capelette. Tous les petits événements de son voyage se retracèrent à son esprit. Il se réjouit d'avoir rencontré Lansade, trouva que M Morin était une excellente femme, et lui voua une reconnaissance éternelle. Cependant il se demanda pourquoi cette Parisienne avait écrit sur son livre qu'il était chasseur de profession. Il songeait aussi à l'embarras du marchand de porcelaine, fermant sa boutique et ne sachant pas, après trente ans, reconnaître quel était le volet qui devait être placé le premier. Cela l'amena à penser à la sagacité des sauvages qui, au milieu d'une forêt, reconnaissent à la manière dont un brin d'herbe se trouve courbé quel est l'ennemi qu'ils ont à redouter... Il chercha de quel côté était la supériorité et il s'endormit sans avoir trouvé.

X

Le lendemain, à cinq heures du matin, Eusèbe s'éveillait tout surpris de ne point voir des poutres saillir dans le plafond, ni son fusil pendu au mur, ni les trois coloquintes qui ornaient sa cheminée. Une seconde lui suffit pour reprendre ses esprits. Prompt comme l'éclair, il sauta de son lit et fut ouvrir la fenêtre.

— Voilà Paris ! s'écria-t-il, la ville par excellence, qui tient la tête du monde, la ville aux mille palais, aux...

s'arrêta. Un silence profond régnait dans la

rue. Un balayeur attardé troublait seul du bruit de ses pas le calme de la ville endormie. Le jeune homme cherchait les mille palais, et ses yeux étonnés n'apercevaient que des cheminées en briques et en poterie. Il referma sa fenêtre et passa son pantalon.

A mistress HÉLÉNA FITZ-GÉRALD

Victoria Cottage,

A FUNCHAL (*Iles Madère*).

Je vous demande tout à fait pardon, madame, à vous qui m'avez promis de lire ce volume — je ne dis pas ce livre — d'avoir osé y écrire le vilain mot qui termine le dixième chapitre. Je ne pouvais cependant faire autrement. Permettez-moi de m'expliquer. Vous me condamnerez ensuite si vous voulez.

Le peuple chinois, qui est bien le peuple le plus ridicule du monde, peut-être parce qu'il est le plus vieux, a trouvé le moyen, tout en empêchant les étrangers d'entrer dans ses murs, de répandre dans tout le globe une infinité de produits désastreux. Ce peuple absurde n'avait, il faut en convenir, qu'une mission à accomplir sur terre : cultiver le thé et fabriquer des tasses dans lesquelles on puisse le boire. Trompant les desseins de la Providence, il nous a saturé d'un tas de petits monstres verts et bleus, d'ivoire ciselé, de laque, de nankin, de savon triangulaire et d'allumettes odoriférantes. Cela est-il vrai, oui ou non? Eh bien, j'aurais pardonné les potiches, les magots, la laque, cette espèce de cire à cacheter les lettres écrites à l'encre de Chine, l'étoffe jaune, les allumettes, le savon à écorcher; j'aurais tout pardonné à ces brutes qui tuent nos prêtres et jettent leurs enfants dans les ruisseaux, s'ils n'avaient pas inventé les proverbes :

Oh ! les proverbes! mistress Héléna, vous ne savez pas ce que c'est, je vous assure. Figurez-vous les choses du monde les plus sottes et les plus ennuyeuses, et vous n'approcherez pas.

Imaginez sept ou huit mille pensées décousues et se contredisant toutes, imprimées en caractères honteux de servir une si triste cause, sur du papier à chandelles, et vous aurez une faible idée de ce que nous autres Français, nous appelons la *Sagesse des Nations.*

Ouvrez la première page, vous y lirez les phrases que voici :

« Il ne faut jamais courir deux lièvres à la fois. »

« Il faut toujours avoir deux cordes à son arc. »

« Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille. »

« Le sage remue sa langue sept fois avant de parler. »

« Faute d'un moine l'abbaye ne manque pas. »

« La mort d'un ciron fait un vide dans l'univers. »

« Les paroles s'envolent, les écrits restent. »

Voilà, chère madame, les échantillons les plus profonds de cette profonde sagesse.

Ne trouvez-vous pas qu'il est bien ingénieux de mettre deux cordes à son arc pour courir un seul lièvre? Ne conviendrez-vous pas que si l'on remuait

sa langue sept fois avant de parler, il faudrait remettre à six mois ce qu'on peut faire tout de suite? Un sot, retournât-il sept fois sa langue, finirait toujours par dire une bêtise. Si les paroles ne s'envolaient pas, on n'aurait point besoin d'écrire. Si la mort d'un ciron fait un vide dans l'univers, celle d'un moine peut bien, sans comparaison, en faire un dans une abbaye?

Un jour, c'était hier, je résolus, — pour cette fois seulement, — de me métamorphoser en penseur et de découdre d'un coup de pied cet habit d'arlequin qu'on a posé sur l'échine de la morale et de le remplacer par un conseil unique donné aux hommes. Ce conseil le voici :

« Grands de la terre, heureux du jour, et vous les humbles et les ignorés, employez chaque matin une heure à passer votre pantalon. »

Bon, voilà que j'ai encore écrit ce vilain mot; que voulez-vous, mistress Hélène, il le fallait! Il le fallait, parce que c'est pendant que l'homme se livre à cette occupation—utile, après tout,—que le sort de sa journée se décide, et qu'est-ce que la vie, je

vous prie, sinon une journée qui recommence tous les matins?

C'est pendant cet instant où l'homme quitte la nature pour entrer dans la civilisation, représentée par deux fourreaux de drap, qu'il complote toutes ses noirceurs, c'est pendant cette seconde qu'il se dit :

« J'irai voir Jeanne à trois heures.

» J'achèterai du Mobilier.

» Je ne prêterai pas les vingt-cinq louis que Dubief me demande.

» Si je pouvais repasser mes actions de *** à Mongoville!

» Si je faisais un procès à Tournade?

» Ma belle-mère a tort; elle se mêle de ce qui ne la regarde pas.

» J'ai envie de changer mon coupé. »

Si, au lieu de rester une seconde pour se transformer, l'homme mettait une heure, il aurait tout le temps nécessaire pour réfléchir :

Qu'il aurait tort d'aller voir Jeanne qui le ruine; que d'ailleurs sa femme est charmante et mille fois plus belle et plus spirituelle que Jeanne, qui est une grue, qui se peint le visage;

Qu'il aurait tort d'acheter du Mobilier, parce que s'il est vrai que le Mobilier hausse quelquefois, il est vrai aussi qu'il baisse souvent;

Qu'il aurait tort de ne pas prêter vingt-cinq louis à Dubief, qui est un honnête garçon qui lui a rendu des services ;

Qu'il aurait tort de repasser ses mauvaises actions de trois étoiles à Mongoville, ce qui serait un vol ;

Qu'il aurait tort de faire un procès à Tournade, parce que les gens de justice, huissiers et autres avoués en profiteraient seuls; puis Tournade a de la famille, que diable!

Qu'il aurait tort de faire une scène à sa belle-mère, parce qu'enfin une mère a bien un peu le droit de se mêler des affaires de sa fille;

Qu'il aurait tort de changer sa voiture, parce que si le malheur voulait qu'il fasse faillite, ce qui pourrait bien lui arriver, ses créanciers lui reprocheraient amèrement son luxe.

Toutes ces réflexions faites, il passerait son habit, et tout irait pour le mieux dans la vie de ce galant homme et de ses semblables qui agiraient comme lui.

Vous voyez, mistress, que devant un si immense résultat, l'emploi d'un mot inconvenant est une bien petite affaire, et que vous ne sauriez me refuser votre pardon.

Vous allez me dire que ce conseil, cet avis, cet aphorisme auquel je voudrais donner force de loi, ne concernant que les hommes, vous déclarez vous en laver les mains. Attendez, j'ai aussi à donner aux femmes un conseil auquel j'attache peut-être plus d'importance encore qu'à l'autre, bien que les résultats ne doivent pas être les mêmes.

Aux femmes je dirai :

« Ne portez jamais de pantalons. » —Bon, encore ce maudit mot ! —Cette fois ce n'est pas ma faute, je l'ai écrit avec préméditation.

Agréez, etc.

XI

Cinq heures sonnèrent. Eusèbe fit le signe de la croix, bien persuadé que les trois coups de l'*angelus* allaient se faire entendre ; il écouta vainement.

— Voici l'heure, se disait-il, où mon père se lève et va courir les champs, vivre avec la nature. Pierre étrille les chevaux; la grande Caty vend le lait à la ville, et monsieur le curé du Moustier est en train de dire sa messe. Ici, tout dort. Est-ce le progrès qui retarde ou la routine qui avance?

Ne pouvant résister au désir de voir la ville, le jeune homme descendit doucement, trouva la porte de la rue ouverte et sortit.

Ce serait ici le moment de faire une description rapide des boulevards de Paris à six heures du matin et de dépeindre les étonnements et les déceptions du jeune provincial. Malheureusement, les descriptions apprennent peu ou point à ceux qui les lisent, et donnent beaucoup de peine à ceux qui les font. Puis, si elles reposent le lecteur, il faut convenir qu'elles lui donnent de mauvaises habitudes, entre autres celle de poser sur leur table de nuit le volume qu'ils ont dans la main et de s'endormir.

Eusèbe Martin n'eut ni déception ni étonnement. Il avait rêvé dans ses champs une ville en or, pavée de rubis et d'émeraudes. Il trouvait à la place un amas de pierres et de boue. Il en avait pris son parti. Quand il eut bien marché sans regarder, et bien regardé sans voir, il songea que ce qu'il avait de mieux à faire était d'aller consulter son ami le marchand voltairien, qui ne manquerait pas de lui donner de bons avis.

Lansade reçut le jeune homme à bras ouverts et le retint à déjeuner. Aussitôt à table, il le questionna cordialement.

— Voyons, mon jeune ami, je n'ai pas voulu hier soir être indiscret ou aggraver vos ennuis en vous demandant au juste ce que vous veniez faire à Paris ; mais j'espère que, puisque vous me demandez des conseils, vous allez me dire véritablement quelles sont vos intentions et votre but.

— Je vous l'ai dit, mon cher Lansade, je suis venu visiter la capitale du monde civilisé, pour apprendre la vie, étudier la civilisation, et, si cela est possible, chercher où se trouve le vrai, apprendre à distinguer le faux, et aussi pour obéir à mon père.

— A dire vrai, répondit Lansade, je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites. Pour apprendre la vie, il n'y a qu'un moyen, il faut vivre. Pour étudier la civilisation, vous n'aviez pas besoin de venir si loin : elle est partout. Croyez-vous que Limoges soit peuplé de sauvages ? On y trafique aussi bien qu'ailleurs,

peut-être mieux. La civilisation, voyez-vous, c'est le commerce, et pas autre chose ; le vrai, c'est le travail.

Eusèbe répondit :

— Je travaillerai.

XII

Le marchand voltairien avait fort applaudi à la résolution prise par le jeune homme.

— Mais que ferez-vous ? lui demanda-t-il.

Eusèbe lui avoua qu'il était fort embarrassé pour répondre à cette question. Lansade reprit :

— Vous réfléchirez. Passez quelques jours à vous distraire, à voir Paris. Vous ferez des connaissances. De mon côté, je chercherai, je trouverai peut-être quelque chose qui pourra vous convenir.

Un jeune homme à la figure souriante entra dans le magasin.

— Que Dieu répande sur vous ses grâces, monsieur Lansade, bonjour. Voici vos deux vases ; comment trouvez-vous ça ? Est-ce assez touché ?

— Très-bien, dit le marchand après avoir attentivement considéré les peintures qui, en vieux style, ornaient les deux objets que lui portait le nouveau venu ; très-bien, monsieur Buck. Quand vous voulez vous en donner la peine, vous faites mieux que personne. Tenez, voici vingt-cinq francs, faites moi un reçu.

— Une livre sterling ! Voilà certes un prix qui n'est pas excessif, cher monsieur Lansade, et vous me demandez un reçu par-dessus le marché, cela dépasse les bornes. Enfin, que voulez-vous, puisqu'il faut en passer par là, donnez-moi une plume et du papier. Si jamais je deviens un peintre célèbre, ce qui est certain, vous aurez là un autographe qui vaudra de l'or.

— Tant mieux, répondit le marchand, tant mieux pour moi, et tant mieux aussi pour vous, n'est-ce pas, monsieur Buch ?

— Tant mieux pour les deux, c'est entendu, dit le peintre.

Paul Buck était un brave et digne garçon qui rêvait la gloire. Fils d'un Allemand, peintre sur porcelaine, il connaissait à fond l'art du décorateur et aurait pu en vivre largement s'il l'eût exercé avec assiduité. Malheureusement il tournait sa profession en mépris. Il aspirait à la grande peinture et ne faisait du décor que pour se procurer le nécessaire. Lansade, qui le tenait en grande estime pour son honnêteté, le présenta à Eusèbe.

Buck était physionomiste. Le visage du jeune Martin lui plut et il l'engagea à le venir voir.

— Vous voulez étudier la comédie de la vie huhumaine? lui dit-il, je vous donnerai gratis une loge.

Eusèbe le remercia et lui jura une amitié éternelle.

— L'amitié, dit le peintre, si vous en avez apporté de province, je l'accepterai d'autant plus volontiers qu'à Paris l'on n'en fait plus; le secret est perdu depuis longtemps. Dans le cas contraire,

nous serons deux bons camarades et c'est déjà gentil.

— Pourriez-vous me dire, lui demanda Eusèbe, la différence qui existe entre l'amitié et la camaraderie ?

— C'est très-facile, répondit l'artiste en tirant de sa poche deux morceaux de verres coloriés ; voici deux vitraux. Celui-ci a été fait il y a plus de trois cents ans, à l'aide d'un procédé employé par les artistes du moyen âge. La couleur s'est infiltrée dans le verre. Voyez, ce morceau cassé est aussi rouge en dedans que dessus. Maintenant voici l'autre. Il existe depuis huit jours seulement. Au premier abord, il paraît semblable à l'autre ; mais en le brisant, vous verrez que la couleur n'a pas pénétré et qu'il n'est rouge qu'à la surface. Voyez-vous ?

Eh bien ! la différence qui existe entre l'amitié et la camaraderie est la même : l'amitié s'impreigne dans le cœur de l'homme, la camaraderie se contente de le teindre.

— Je comprends, dit Eusèbe.

— Aujourdhui, l'art de rendre la couleur adhé-

rente et de faire de l'amitié solide sont deux secrets perdus, reprit le peintre. Celui qui découvrirait le premier deviendrait riche, celui qui trouverait le second deviendrait heureux.

— Si vous vouliez, balbutia Eusèbe, nous pourrions essayer de les chercher ensemble?

— Essayons, répondit Paul; nous n'en mourrons pas.

XIII

Il y avait quinze jours que le fils du respectable M. Martin était à Paris. L'emploi de son temps variait dans la journée, mais le soir il allait invariablement au spectacle.

Pour connaître les différents genres de la scène française, il avait résolu de visiter tous les théâtres de la capitale, en commençant par les plus éloignés.

Le premier qui eut sa visite fut celui des *Délassements comiques*, qui, ce soir-là, donnait une *revue*

de l'année, pièce féerique en quatorze tableaux. Eusèbe ne comprit rien à ce défilé bizarre et rentra fort triste en son logis.

Le lendemain, il fut aux *Folies dramatiques*, où l'on donnait encore une *revue*. Il n'attendit pas la fin et retourna chez lui plus navré que la veille. Il avait encore moins compris.

Le troisième soir, comme il pleuvait, il entra aux *Variétés*, où il se retrouva en pleine *revue*. Cette fois, il pensa en perdre la tête.

— Ah! se disait-il, je suis l'être le plus ignorant du monde, le plus mal organisé, ou tous ces comédiens et ceux qui les écoutent sont fous. Pourquoi se peignent-ils le visage comme des Indiens? Pourquoi ont-ils des costumes qui n'appartiennent à aucun peuple ? Pourquoi le public rit-il à gorge déployée en les voyant berner un vieillard ridicule? et pourquoi les applaudit-il si fort lorsqu'ils prononcent quelques mots à deux sens? Pourquoi chantent-ils à propos de rien et à propos de tout, et comment se fait-il qu'ils parlent ma langue maternelle et que je ne les comprenne pas? Je ne reviendrai plus.

Le lendemain, il revint pourtant se disant que peut-être tous les théâtres n'étaient pas de même.

Il passa cinq heures à la *Gaîté* à écouter l'histoire d'un enfant perdu. Autant le jour suivant à l'*Ambigu*, à entendre celle d'un enfant trouvé. Plus tard, à la *Porte-Saint-Martin*, il eut l'immense satisfaction de voir d'un seul coup un enfant perdu et retrouvé, trouvé, puis reperdu, et encore retrouvé.

Aux *Français*, à l'*Odéon*, au *Gymnase*, au *Vaudeville*, au *Palais-Royal*, il vit la même pièce sous quinze formes différentes : un jeune homme voulait épouser une jeune fille, et malgré mille obstacles, il finissait par arriver à son but.

— Quand j'en aurai vu marier deux douzaines, se dit Eusèbe, je garderai mon argent.

XIV

Eusèbe fit part de ses réflexions à son nouvel ami Paul Buck. Le peintre le regarda en souriant et lui dit :

— Eusèbe, mon ami Eusèbe, que vous me faites plaisir ! Depuis que je vous connais, je cherchais à m'expliquer la sympathie que j'éprouvais pour vous, et je ne pouvais en trouver les motifs. Ceux qui disent que les sentiments s'éprouvent sans s'expliquer, sont des sots. Je vous aime, et maintenant je sais pourquoi : vous êtes né artiste, et il pourrait bien se faire que votre père, qu'on accuse de n'a-

voir point développé votre intelligence, ait agi congrûment en ne la gâtant point. Vous ne savez rien, petit sauvage que vous êtes; mais les bons instincts sont en vous, puisque, comme je le craignais, vous n'êtes pas tombé en admiration devant les rengaînes du théâtre moderne.

— Qu'appelez-vous des rengaînes? je vous prie.

— Les rengaînes, cher ami, sont tous les lieux communs et la peinture des sentiments vulgaires et rebattus: Les esprits étroits ou besoigneux en ont formé un musée qu'ils ouvrent à heure fixe à la bêtise humaine. Celle-ci vient le visiter depuis des siècles et en sort tous les soirs fort satisfaite, sans avoir l'air de se douter qu'on lui montre toujours la même chose.

— Je crois comprendre. Vous m'en auriez voulu si j'avais partagé l'opinion de la foule?

— Je vous aurais plaint; c'est bien assez.

— Remarquez que je suis heureux, mais que je ne vous sais aucun gré de sentir bien et juste. On naît avec le sentiment du beau, il ne s'acquiert pas. Heureux mille fois ceux qui le possèdent! ils sont bien un peu hués, un peu conspués; mais, bah!

ils vivent dans un monde sublime où eux seuls ont accès. Leur vie ne ressemble en rien à celle de ceux qui les raillent, et pendant que ceux-ci se débattent au milieu des aspérités communes de l'existence, les privilégiés planent dans les régions élevées où se trouve la perfection de l'idéal, le vrai.

— Êtes-vous de ceux-là vous, Paul Buck?

— J'en suis.

— Eh bien! par affection pour moi qui vous aime, ou pour l'amour de mon père dont vous admiriez tout à l'heure la sagesse, dites-moi où se trouve le vrai.

— Dans l'art et non ailleurs, répondit Paul Buck, et il alluma sa pipe et parla d'autres choses.

XV

Eusèbe comprenait qu'il ne comprenait pas. Les divagations du peintre parmi lesquelles se trouvaient de bonnes et belles vérités, n'étaient pas assez simples pour pénétrer dans son esprit. Il se trouvait humilié de ne pas saisir le sens de certaines phrases, de certains mots. Paul Buck, qui avait plutôt besoin d'un auditoire que d'un adepte, ne se donnait pas la peine d'expliquer à son provincial ami les singularités qui ornaient l'exposition de ses théories.

Ce langage inintelligible pour celui qui l'écoutait,

peut-être plus encore pour celui qui le tenait, donnait peu d'attrait aux heures qu'Eusèbe venait dépenser dans l'atelier de Paul. Le peintre s'en aperçut et conduisit le provincial dans un estaminet peuplé d'artistes, de modèles, de femmes et de désœuvrés, pensant qu'il trouverait à se distraire parmi ses camarades.

Mais là on parlait un langage encore plus incompréhensible pour le jeune homme que ne l'était celui de Paul. C'étaient — comment dire cela pour ne pas rester longtemps dans ce mauvais lieu — c'étaient des dissertations touchant l'esthétique dans les arts, entremêlées d'argot et de réflexions philosophiques.

Eusèbe accompagna son ami deux ou trois fois. Il aurait indubitablement fini par entendre la langue hétéroclite des compagnons de Paul et se serait habitué à fréquenter l'artistique café, si le hasard ne lui eût trouvé une autre occupation qui le préserva de cet immense danger. Il quitta Scylla pour tomber dans Capoue.

XV

L'occupation d'Eusèbe consistait à aller chaque soir au spectacle. Autant il avait méprisé le théâtre autant il le trouvait sublime. Voici pourquoi :

Fidèle à son programme, il avait visité l'Opéra-Comique. Le jour où le hasard le conduisit rue Favart, l'affiche annonçait *le Domino noir*. Le provincial ignorait complétement ce que voulait dire ce mot domino ; mais il entra bravement, se disant que puisqu'il avait vu assassiner dix personnes de la *Gaîté* à la *Porte-Saint-Martin*, et en marier le

double du *Gymnase* aux *Français*, il ne saurait rien lui arriver de pire.

Installé dans un fauteuil d'orchestre, il regardait les spectateurs avec une surprise profonde.

— Quoi ! se disait-il, ce sont toujours les mêmes visages, les mêmes hommes, les mêmes femmes que je vois aux mêmes places !

Le brave garçon disait vrai. A Paris, il existe deux mille personnes qui vont tous les soirs au spectacle pour rien : artistes, gens de lettres ou employés de certaines administrations, et encore nombre de gens qui ne sont ni ceci ni cela, mais qui connaissent un artiste du Cirque, qui leur a fait faire la connaissance d'un acteur du Vaudeville, qui connaît un musicien des Variétés, qui est intime avec le secrétaire de la Porte-Saint-Martin, qui est du dernier bien avec Mlle X... de l'Opéra, qui est la maîtresse de Binet le vaudevilliste. Puis encore les femmes de journalistes, les maîtresses de journalistes, les amis de journalistes, les camarades de journalistes, les portiers de journalistes et les blanchisseuses d'auteurs.

Eusèbe se perdait en mille conjectures. Il se demandait comment il parviendrait jamais à se ren-

seigner sur la position, les mœurs et les goûts d'un monde qu'il ne voyait que de loin, lorsque son voisin de droite, homme jaune et maigre, le poussa par le bras en disant :

— Ah ! voici Mme de Cornacé.

— Où ? demanda Eusèbe.

— Là, à la première avant-scène, cette dame décolletée qui a des anglaises.

— Je ne la connais pas.

— Il fallait le dire !

— Pardon, dit avec embarras le provincial, j'ignorais ce que vous alliez dire.

— Puisque je vous l'avais dit, ce que j'allais dire.

— J'ai répondu machinalement, mais cette dame m'est inconnue. Pardonnez-moi mon indiscrétion.

— Il n'y a pas d'indiscrétion, répondit le voisin ; tout Paris la connaît. Sa mère vendait du beurre à la Halle. Elle a été fort belle. Lorsqu'elle se maria avec M. de Cornacé, qui était un noble ruiné, elle lui portait en dot cent cinquante mille francs. Aujourd'hui, ils ont trois millions, grâce à l'intimité qui existe entre Mme de Chornacé et le banquier

Froment. Vous voyez qu'elle n'y va pas de main morte.

— Pourquoi?

— Comment! pourquoi! Mais ce n'est pas difficile à comprendre.

— Je ne comprends pas.

— Quand on ne comprend pas le français, on ne cause pas, répondit le voisin furieux, et il tourna le dos à Eusèbe.

Le jeune homme allait représenter à son interlocuteur qu'il n'avait jamais eu l'intention de le questionner, lorsque le chef d'orchestre donna le signal. L'ouverture commença. Le fils de M. Martin n'avait jamais entendu d'autre musique que les flons flons du vaudeville. Dès les premières mesures exécutées par l'orchestre, il éprouva des sensations singulières dont il ne chercha pas à se rendre compte. Envahi par la mélodie, il se trouvait isolé au milieu de la foule, en proie à des émotions inconnues de lui et véritablement indicibles.

Rien n'est tel que la musique pour pétrir un cœur et le préparer à l'amour.

La toile s'était levée et *Horace* avait déjà ra-

conté à *Juliano* toute son aventure avec la belle inconnue sans qu'Eusèbe y eût pris le moindre intérêt. Les héros de Scribe parlaient amour, chose ignorée du jeune provincial, qui n'en connaissait le nom que pour l'avoir entendu prononcer dans la prière.

L'entrée des deux femmes masquées produisit sur lui une impression étrange. Son cœur battit avec violence, son sang afflua vers ses tempes, un tressaillement universel fit frissonner son corps, et lorsque la femme chargée du rôle d'*Angèle* ôta son masque de velours noir, il éprouva une de ces jouissances infinies que la nature n'accorde qu'à ceux qui ne l'ont pas violée.

Tremblant, et les yeux collés aux lèvres de la cantatrice, Eusèbe Martin oubliait l'univers; il sentait son sang bouillonner, son cœur l'étouffait.

A l'entr'acte, il ne sortit point. Une seule idée le poursuivait : verrait-il encore la splendide créature qui avait produit sur lui un effet si vif? Il fermait les yeux pour retrouver son image dans sa pensée.

Cependant la toile se leva pour la seconde fois.

Trois scènes s'écoulèrent sans que le jeune homme vît apparaître *Angèle*. Cette absence fut le premier chagrin véritable qu'il éprouva. Jusque-là, sa vie avait été douce et calme comme la surface d'un lac.

Tout à coup, son cœur se réjouit : elle venait d'entrer. Pâle et troublé, il ne respira que lorsque la bonne *Jacinthe* eut promis qu'elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour la cacher.

— Brave femme! s'écria Eusèbe.

Son voisin de droite se mit à rire, son voisin de gauche à grogner.

Le jeune homme ne prêta pas la moindre attention à ces démonstrations. La figure appuyée sur ses deux mains placées sur le fauteuil qui se trouvait devant lui, il suivait avec intérêt l'action impossible qui se déroulait. Il avait fini par oublier qu'il assistait à une fiction. Sa joie ou son chagrin augmentaient selon la situation. *Angèle* sortait-elle d'une de ses mille épreuves, il respirait. Au contraire, un embarras nouveau venait-il à surgir pour la pauvre abbesse, le cœur du jeune homme se serrait, ses yeux se remplissaient de larmes. Vingt fois, il fut sur le point de se lever, d'enjamber l'orchestre des

musiciens, de s'élancer sur le théâtre et de dire : « Je viens vous défendre, n'ayez plus peur. » Heureusement *Angèle* échappait elle-même aux embûches que M. Scribe a fait naître sous ses pas.

Qu'aurait dit le public? Qu'aurait fait la garde si Eusèbe eût mis son dessein à exécution? Probablement rien. Le public aime assez les fous et la garde ne s'émeut qu'aux délits qu'elle connaît. En restant cloué à sa place, le pauvre provincial se fit mettre à la porte.

La toile se levait pour la troisième fois. *Angèle* venait enfin d'arriver au couvent et chantait le fameux rondeau :

Ah ! quelle nuit !

Elle détaillait avec force roulades tous ses périls pendant l'affreuse nuit, les soldats ivres, le voleur qui lui avait pris sa croix d'or, l'étudiant qui lui avait volé un baiser et autres choses encore.

Le voisin de gauche, gros homme à la figure réjouie, se pencha vers Eusèbe.

— On n'est pas plus bête, dit-il. Elle a fini par rentrer sans être aperçue — un miracle! — et au

lieu de filer au galop dans sa cellule pour se déshabiller, elle reste là à chanter comme une sotte. Je donnerais quatre sous pour que l'on vînt la surprendre.

— Vous êtes un misérable ! s'écria Eusèbe. Si je ne me retenais je vous étranglerais.

— Vous êtes un insolent !

— Et vous un lâche !

— Chut! chut! — Silence! — A la porte! cria-t-on de tous côtés.

Le gros monsieur voulut prendre le jeune homme au collet; celui-ci lui allongea en pleine figure un coup de poing à tuer un bœuf; le bon bourgeois en fut incommodé, mais ne laissa pas de crier. Un sergent de ville survint et mit Eusèbe dehors.

En tout autre moment, il se serait laissé faire sans rien dire; mais en pensant que la douce vision qui l'avait tant charmé avait disparu à jamais, il bouscula le représentant de la force publique et sortit en courant comme un fou.

XVI

Eusèbe arriva dans sa chambre. Longtemps il resta assis accoudé devant sa table. Son cœur avait envahi son cerveau. Il ne cherchait pas à démêler ce qui se passait en lui. Bien que l'obscurité fut profonde, il fermait les yeux et la cantatrice lui apparaissait entourée d'un nimbe resplendissant.

Il se coucha tout habillé, mais le sommeil ne vint pas. Il ôta un à un ses vêtements qu'il jetait loin de lui. Il entendit sonner des fractions d'heures et les compta. Chaque quart d'heure lui pa-

raissait durer un siècle. La fièvre raidissait ses bras; une sueur vague inondait son front. Comme un ver de terre sur du sable sec, il se tordait sur sa couche; ses dents déchiraient avec rage le drap qui couvrait son traversin.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, ne fera-t-il jamais jour.

Et il se mit à pleurer.

XVIII

Le jour était venu ; brisé par les âpres émotions de la nuit. Eusèbe pâle, les yeux cernés, dormait d'un sommeil profond. Un bruit du dehors vint le réveiller. Il ouvrit les yeux, chercha autour de lui ; son regard devint inquiet et il pensa qu'il avait rêvé. Mais la soirée de la veille et les tourments de la nuit lui revinrent à l'esprit.

— Non, je n'ai pas rêvé, se dit-il. Je n'ai jamais été si heureux et si malheureux à la fois; cette femme, je la vois encore. Pourquoi s'est-elle emparée de moi? son souvenir me brûle et me ravit.

Cette nuit, je cherchais à la chasser de ma pensée. J'avais tort, c'est bon de penser à elle. Je la verrai encore ce soir et demain, et toujours.

La journée s'écoula lentement. Il n'y avait pas trois secondes que les bureaux du théâtre étaient ouverts, qu'Eusèbe était installé au premier rang des fauteuils d'orchestre. Il attendit palpitant le commencement du spectacle. La patience, l'empressement du pauvre garçon furent mal récompensés. On jouait ce soir-là *Zampa ou la fiancée de marbre*, et ce fut en vain qu'il chercha la femme qui l'avait si fort troublé. Il partit navré, et revint le lendemain.

Ce jour-là il était sûr de ne pas être trompé dans son espoir : à vingt reprises, depuis le matin, il avait lu l'affiche du spectacle. Il avait acheté le programme, et bien avant l'ouverture des portes, assis dans un café voisin, il le relisait pour la centième fois :

LE DOMINO NOIR,

Opéra-comique, 3 *actes*. — *Scribe*, *Auber*.

Mademoiselle ADÉONNE continuera ses débuts par le rôle d'ANGÈLE.

— Quel joli nom, se disait Eusèbe, Adéonne! Adéonne! Cela chante comme elle, cela lui ressemble; Adéonne! il n'y a qu'elle au monde qui puisse se nommer ainsi.

Enfin l'heure sonna. Il pénétra dans la salle et s'enivra de la vue de celle qu'il aimait. Cette fois il écouta la pièce avec intérêt. Il suivit pas à pas la singulière et invraisemblable histcire éclose dans le cerveau du plus habile homme de théâtre des temps modernes. A la fin de la soirée, il regagna sa demeure à pas lent.

— Je suis comme *Horace de Massaréna*, se dit-il en entrant dans sa chambre. L'amour du héros de la pièce lui avait révélé le sien. Je l'aime, mais lui joue la comédie; moi, je l'aime véritablement, je suis heureux, bien heureux, je la verrais souvent; quand je la vois j'oublie tout. Ce que j'éprouve est impossible à dire. Cet homme qui chante avec elle est bien heureux. Si je savais chanter! Mais je ne sais pas, et saurais-je que je ne voudrais point près d'elle faire l'histrion. Je ne voudrais pas répéter un rôle appris, une leçon d'amour étudiée: elle ne me croirait pas, j'en suis sûr. Il me semble que je

trouverais autre chose à lui dire ou je me tairais : je me mettrais à ses genoux, je la regarderais ; cela vaudrait mieux, cela vaudrait mieux, certainement !

Pendant trois semaines, Eusèbe fut contempler Adéonne. Il vivait heureux, sans parler à personne de ses joies infinies. Cet amour égoïste et vrai, vrai parce qu'il était égoïste, et égoïste parce qu'il était vrai, se serait peut-être éteint de lui-même si le monde n'était venu y mettre le doigt.

XVIII

Paul Buck vint un matin chez son ami.

— Je viens te prendre, lui dit-il, pour aller voir la maison que Lansade vient d'acheter à Versailles.

— Pourquoi faire? demanda Eusèbe.

— Pourquoi faire voir la maison de Lansade? Mais pour la voir.

— Je n'y tiens pas.

— Ni moi; mais cela lui fera plaisir.

— Ah!

— Oui, nous ne pouvons nous en dispenser.

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il est notre ami. Il est ennuyeux, mais très-bon garçon ; il m'a rendu mille services, et tu m'as dit toi-même que sans lui tu ne sais pas ce que tu serais devenu au milieu de Paris.

— C'est vrai, répondit Eusèbe.

— Eh bien ! tu ne peux refuser de lui être agréable.

— Sans doute ; mais je ne le puis : une affaire pressante exige que je sois à Paris ce soir à sept heures.

— Rien n'est plus facile ; nous reviendrons à six.

— Partons donc.

Bras dessus, bras dessous, les deux jeunes gens se dirigèrent vers l'embarcadère de l'ouest.

Eusèbe était silencieux, Paul Buck aussi. Eusèbe songeait à Adéonne, et Paul songeait à quoi Eusèbe pouvait songer.

Dans le wagon, ils rencontrèrent un négociant, nommé Bonnaud, grand ami de Lansade. Il leur

fallut rompre le silence et se livrer à l'une de ces banales conversations si ennuyeuses aux gens préoccupés par une idée. Heureusement le commerçant était loquace; les deux amis lui laissèrent faire tous les frais de la causerie.

— Quand on pense, s'écria Bonnaud, qu'autrefois on mettait trois heures et demie et quelquefois cinq, pour aller à Viroflay, qui est encore avant Versailles, et qu'aujourd'hui, grâce au chemin de fer, trente-cinq minutes suffisent pour le même trajet. C'est vraiment phénoménal! Moi qui vous parle, j'ai mis, c'était en 1829, l'année du grand hiver, il faisait un froid de loup, cinq nuits et quatre jours pour venir de Bordeaux. Aujourd'hui on y va en treize heures. C'est colossal!

— Tout ce qu'il y a de plus colossal, répondit Paul Buck avec une aménité parfaite.

— Et dire, continua Bonnaud, qu'il y a de par le monde des gens ignorants et de mauvaise foi...

— Il y en a, interrompit Buck, et beaucoup.

— Quoi?

— Des ignorants et des gens de mauvaise foi, vous venez de le dire.

— C'est juste, je poursuis : gens ignorants et de mauvaise foi qui prétendent, que dis-je ! qui nient la marche du progrès dans notre siècle.

— Comment, il est des êtres assez idiots pour dire une semblable énormité ! reprit le peintre en se levant courroucé; cela n'est pas possible !

— Oui, *mossieu*, il en existe, et beaucoup, et j'en connais.

— Eh bien, je leur fais mon compliment, ce sont de jolis *désavoueurs* de vérités.

Eusèbe, qui ignorait ce que les artistes appellent « faire poser un bougeois, » regardait son ami avec étonnement. Le marchand reprit avec une importance extrême :

— Ainsi depuis que la guerre cruelle a cessé de porter ses ravages dans notre beau pays, l'industrie, cette autre épée de la France, lui a donné des conquêtes autrement *conséquentes,* sans parler de la vapeur qui aurait donné le monde au grand Napoléon si elle eût été inventée alors, n'avons-nous pas mille prodiges découverts par la chimie ? et sans parler encore de cela, trouvez-moi quelque

chose de plus grandiose et de plus surprenant que ces nombreux fils de fer qui bordent la route et sillonnent le monde, transmettant d'un point à un autre avec la rapidité de la flèche, les événements politiques ou autres qui surgissent dans l'univers ! le télégraphe électrique suffirait à illustrer notre siècle. Et la photographie !...

— Permettez, n'allons pas plus loin, s'écria Paul Buch ; je vous ai passé les fils électriques, bien qu'ils obscurcissent le paysage ; mais, je vous en supplie, ne parlons pas de photographie avant déjeuner ; cela porte malheur.

— Je respecte tout, même la superstition la plus erronée. C'est ma tolérance immuable pour toutes les opinions qui me rend féroce contre ceux qui veulent rabaisser la grandeur de notre siècle, et sa marche ascendante vers la civilisation parfaite.

Le peintre qui ne pouvait plus contenir le rire qui lui mordait les lèvres, regarda par la portière afin de n'avoir pas à répliquer. Alors, le Bonnaud qui voulait un interlocuteur à tout prix, s'adressa à Eusèbe.

— N'êtes-vous point de mon avis, monsieur Martin?

Le jeune homme, tout entier à ses pensées, venait, bien par hasard, de saisir les derniers mots de la phrase prononcée par le négociant. Mais voyant qu'il fallait absolument répondre, il prit son parti en brave, et répéta machinalement quelques-unes des phrases qui faisaient le fond de la philosophie du bon M. Martin, son père.

— Et, d'abord, avant de répondre, il faudrait, monsieur, dit le jeune amoureux, nous entendre sur certains points, encore obscurs. Qui, je vous le demande, peut savoir où est le faux et où est le vrai, puisque les plus grands esprits ne tombent point d'accord sur cette proposition? Qui pourrait dire où commence le progrès, et où il finit? Qui oserait affirmer que, sous un degré extrême de civilisation, les peuples sont plus ou moins heureux, lorsque des gens, d'un jugement profond et éclairé, ont avoué que le dernier mot de la civilisation est le premier de la barbarie?

Bonnaud était stupéfait. Il ne trouvait rien à répondre. Comme tous les gens qui ne se font pas

eux-mêmes des opinions sur les hommes ou les choses, et qui, par ignorance, ou manque de jugement, en adoptent de toutes faites, le négociant ne tenait pas beaucoup aux siennes ; aussi se contenta-t-il de murmurer :

— Dame! certainement : en toutes choses il y a le pour et le contre.

Paul, croyant qu'Eusèbe avait pénétré son intention de faire poser le bourgeois, continua ses facéties jusqu'au bout.

— Certes, Eusèbe a raison ; il est dans le vrai, il y est tout à fait, s'écria-t-il, et je le prouve. Il est des peuples qui, après avoir été à la tête de la civilisation, sont retombés dans leur état primitif. Ont-ils été plus heureux ou plus malheureux avant qu'après? je n'en sais rien, ni vous non plus, et vous avouerez qu'il serait de la dernière impertinence de proclamer que les habitants de Versailles sont aujourd'hui plus heureux que ne l'étaient ceux de Salente, sous la sage et prévoyante administration d'Idoménée.

— Je ne dis pas, répondit Bonnaud; mais il faut dire aussi, que ça dépend beaucoup des préfets.

On était arrivé, les jeunes gens descendirent en riant comme des fous, de la naïveté de leur compagnon de route; celui-ci regardait à droite et à gauche pour tâcher de trouver ce qui excitait tant d'hilarité.

XIX

La maison que Lansade avait achetée pour « se retirer, » était une de ces banales habitations de campagne si chère aux petits bourgeois de Paris. Située sur le sommet d'un monticule comme un escargot sur un champignon, on l'apercevait d'une assez longue distance. Cette modeste élévation lui avait fait donner par le marchand, la préférence sur beaucoup d'autres, plus vastes, plus agréables, plus belles d'apparence et même de prix plus avantageux. L'heureux acquéreur s'était persuadé

que tous les gens qui vont de Paris à Versailles et de Versailles à Paris, se demanderaient les uns aux autres : — A qui appartient cette belle propriété que l'on voit tout la-bas? — Qui demeure dans cette jolie maison qu'on voit au loin sur une *montagne?* Et qu'il se trouverait toujours là à point nommé un voyageur, voire même une voyageuse, qui répondrait : — C'est le château de M. Lansade, un négociant fort riche retiré des affaires. Et cette idée faisait la joie de cet homme, qui lavait volontiers lui-même les carreaux de sa fenêtre avec du blanc d'Espagne.

Le rentier campagnard était assis sur son perron, épiant l'arrivée de ses hôtes pour jouir de leur étonnement à la vue de tant de splendeurs. D'aussi loin qu'il les vit arriver, il leur cria à tue-tête :

— Arrivez donc, le déjeuner vous attend. Je ne comptais plus sur vous, parole d'honneur. J'allais me mettre à table; autrement, ça va bien? Comment trouvez-vous ma bicoque?

Le peintre et Bonnaud s'extasièrent, l'un par politesse, l'autre par conviction. Eusèbe était tou-

jours silencieux. Après bien des paroles perdues on se mit à table.

Aux environs de Paris on ignore absolument le charme d'un repas de campagne. On vit comme à la ville. Les riverains de la Seine ne mangent d'autre poisson que celui qu'il font venir de la Halle de Paris. Que ceux qui ne voudront pas croire à cette particularité aillent à Asnières ou à Chatou et ils verront.

Lansade pressait fort ses amis de manger et les interrogeait sur les mets.

— Comment trouvez-vous ce chapon?

— Délicieux, répondait Buck, qui était obligé de soutenir la conversation pendant que Bonnaud dévorait et qu'Eusèbe pensait. Délicieux! Votre basse-cour est donc déjà peuplée?

— Oh! du tout. Mais j'ai un ami, voisin du marché de la Vallée. Quand je veux de la volaille, j'ai tout ce qu'il y a de mieux; je n'ai qu'à lui écrire trois jours d'avance. Prendrez-vous de la matelotte?

— Tout à l'heure. Vous êtes aux avant-scènes pour avoir du poisson frais?

— Oui, la rivière est tout près, mais elle est af-

fermée; le pêcheur aime mieux renvoyer sa pêche à Paris, où il la vend moins chère, mais où il est sûr de la vendre. Pour les fruits, c'est différent; pas moyen d'en avoir un dans toute la commune.

— C'est un petit malheur.

— Monsieur Martin, qu'avez-vous donc? vous paraissez triste.

— Non.

— Vous ne mangez pas?

— Pardon, mon cher Lansade.

— C'est vrai, dit Bonnaud, monsieur est tout rêveur.

— Eusèbe, s'écria Buck, ces messieurs disent vrai. Tu as quelque chose que tu nous caches. Es-tu malheureux? as-tu le mal du pays, mon pauvre faon, et le macadam te donne-t-il envie de revoir tes prés? Ces tilleuls taillés en artichauds te font désirer tes arbres à châtaignes, et la bonbonnière du bon Lansade vient de parler à ton cœur du pigeonnier paternel; est-ce cela?

— Non.

— Alors, tu as laissé assise sur les bords de la

Vienne une jeune bergère qui brode des bretelles en attendant ton retour?

Lansade éclata de rire. Lui et son compère avaient bu fort peu, mais cependant plus qu'à l'ordinaire.

— Oh! oh! M. Buck, dit-il, que diable nous chantez-vous là? Chez nous, on ne porte pas de bretelles, et quand on en porterait, les bergères ne savent pas broder. D'ailleurs, quand elles sauraient, où et comment achèteraient-elles de la soie?

— Alors, qu'Eusèbe nous jure sa parole d'honneur qu'il n'est pas amoureux, et je le laisserai en paix..

— Je ne jure jamais.

— Alors, avoue que tu l'es, petit malheureux.

— C'est vrai, répondit le jeune homme.

Cet aveu lui avait coûté à faire, parce que les âmes délicates éprouvent toujours une douleur vraie à mettre des tiers entre eux et l'objet aimé; mais Eusèbe ne savait et ne voulait pas mentir. Comme il sentait son cœur grossir et ses yeux se mouiller de larmes, il sortit et fut s'asseoir sur une

chaise du jardin, où Paul ne tarda pas à le rejoindre.

— Je t'ai fait de la peine, cher sauvage, lui dit-il ; pardonne-moi, je t'en prie. Que je suis fâché! surtout devant ces crétins. Tu m'en veux?

— Non, je voulais même te dire tout cela, mais plus tard ; et je ne sais si c'est à cause de nos amis ou parce que je n'étais pas préparé, ton insistance m'a contrarié. Mais je ne t'en veux point.

— A la bonne heure; j'aurais été désolé. Je n'aime pas à nettoyer la palette des camarades : chacun son bleu. Mais puisque nous y sommes, raconte-moi tout; je pourrai peut-être te servir à quelque chose : moi aussi, j'ai aimé.

— Est-ce bien vrai? dit Eusèbe en se levant.

— Dix fois peut-être plus ! répondit Buck.

Eusèbe se laissa retomber sur le banc, et ajouta avec tristesse :

— C'est inutile ; tu ne me comprendrais pas.

Paul insista. Son ami finit par céder, et raconta de point en point ce qu'il lui était arrivé, tout ce qu'il avait ressenti. Paul, malgré sa légèreté, était

devenu grave et sérieux en entendant développer cet amour immense.

— Pauvre garçon, dit-il, tu n'as pas de chance pour ton premier amour de tomber sur une comédienne; sur celle-là, surtout!

— Pourquoi?

— Pour tout. Il ne faut plus la voir.

— Impossible.

— Oui, je sais que tu vas me dire: Si je ne la voyais plus, je mourrais.

— Je ne mourrais pas, mais je ne vivrais plus.

La voix de Lansade se fit entendre.

— Allons, messieurs, dépêchons-nous de conter nos amours; le café va refroidir.

XX

Paul précéda Eusèbe, et apprit aux deux marchands la révélation que son ami venait de lui faire.

Alors il se passa une chose vraiment triste, mais très-ordinaire. Ces deux hommes qui, pour tout au monde n'eussent pas fait une mauvaise action ; ces deux boutiquiers qui parlaient avec respect de la mercière du coin de ce qu'elle n'avait qu'un amant ; cet artiste qui disait en voyant passer les filles de la rue : — Les malheureuses sont plus à plaindre qu'à blâmer ; ces trois hommes enfin, qui de leur

vie n'avaient manqué à une femme, se répandirent en invectives sur Adéonne, qu'aucun d'eux ne connaissait.

— Mon pauvre monsieur Martin, dit Lansade, je vous plains de tout mon cœur. J'avais bien raison certainement lorsque je disais que monsieur votre papa aurait dû vous recommander à quelqu'un de raisonnable ; tout cela ne serait pas arrivé bien sûr. Voyez-vous, je ne suis pas ennemi du plaisir, moi ; j'ai été jeune : il n'y a pas si longtemps qu'il ne m'en souvienne. Aussi je vous aurais vu amoureux d'une *honnête fille*, j'aurais dit : il faut que jeunesse se passe. Voilà ce que j'aurais dit, et pas autre chose. Mais une comédienne ! Une actrice ! Vraiment je ne sais vous dire le chagrin que ça me fait !

— Vous avez raison, mon bon Lansade, dit Paul ; je suis forcé de l'avouer, ça me coûte même, mais enfin, Eusèbe, avec son honnêteté et son cœur vierge, n'a pas eu de chance de tomber sur une de ces filles de marbre sans cœur, sans honneur, et ce qui est plus affreux, sans tempérament, usées à tous les amours, rassasiées de toutes les joies, et qui méprisent tout parce qu'elles n'ignorent rien.

Bonnaud n'était pas homme à laisser échapper une si bonne occasion de parler ; aussi s'empressa-t-il de tonner sur les femmes en général et sur les actrices en particulier.

— Tenez, dit-il, Lansade vous le dira, j'ai été un amateur dans mon temps ; je n'étais pas mal, j'avais de l'argent, tout, quoi ! Mais jamais, au grand jamais, l'idée de me frotter dans les comédiennes, ne m'est venue. Pas si bête !

— Permettez, murmura Eusèbe ; connaissez-vous Mlle Adéonne ?

— Trop, répondit Paul avec conviction ; comme ses pareilles, cette femme n'a rien à elle, ni sa beauté, ni sa jeunesse, ni son talent. Elle doit tout aux claqueurs et à son parfumeur. Cette femme, mon ami, c'est la fausseté en personne ; elle chante juste pour que l'on ne la reconnaisse pas.

— Je ne comprends pas.

— Tenez, je n'y vais pas par quatre chemins, moi, dit Lansade ; je vais vous faire comprendre. Votre mademoiselle Adéonne est comme les autres, une rien du tout, qui cherche le matin à qui elle se vendra le soir, et le soir qui l'achètera le plus cher.

Aussi innocent que vous soyez, vous ne seriez pas le fils de votre père, si votre cœur ne se soulevait d'indignation à l'idée qu'une créature du bon Dieu vend son corps à tous ceux qui ont de l'or dans leurs poches. Comprenez-vous maintenant ?

Eusèbe ne répondit pas. Paul reprit:

— Adéonne est, m'a-t-on dit, charmante; mais, vois-tu, pour aimer ces espèces-là, il faut, comme elles, être sans cœur et avoir beaucoup d'argent.

— Vous me surprenez, murmura l'amoureux ; je ne m'étais jamais douté de ce que vous venez de me dire, et je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux.

— Bravo ! s'écria Lansade. A la santé du papa, et parlons d'autre chose.

Eusèbe profita du moment où Lansade faisait visiter sa propriété à ses deux amis pour s'enfuir comme un larron. Plongé dans des méditations sans nombre, il arriva à la porte du théâtre, entra, et ne se souvint de sa vie par quelle voie il y était venu. Il attacha ses regards sur Adéonne qui ne voyait que le public. — Si les femmes de théâtre savaient les

orages qu'elles font naître dans les cœurs de vingt ans, elles seraient trop fières. — Eusèbe rêva longtemps avant de se coucher; la bougie était éteinte depuis une heure, il ne s'en était pas aperçu. Un violent coup de marteau frappé à la porte le réveilla de sa torpeur; il regagna son lit à tâtons, en disant d'une voix brève et sèche :

— Elle se vend ! eh bien ! tant mieux ! je l'achèterai.

XXI

Si une femme lit ce livre, elle le fermera à cet endroit, en disant qu'Eusèbe est un ridicule provincial, indigne de tout intérêt, un rustaud impassible et sans cœur, et tout cela, parce que le pauvre garçon n'a pas brisé son verre sur la table au déjeuner de Viroflay et ne s'est pas écrié :

— Vous ètes trois lâches ! Vous insultez une femme, douce créature qui ne vous a rien fait, une femme que j'aime ! Vous avez menti ! Nul de vous n'est digne d'appuyer ses lèvres au talon de sa bottine ! Vous m'en rendrez raison !

J'en demande bien pardon à la dame, mais sa réflexion n'aura pas le sens commun.

Si Eusèbe avait dit avec véhémence toutes ces belles choses, ou d'autres, cela prouverait tout simplement que la littérature du boulevard ne lui aurait pas été étrangère, et voilà tout.

Aujourd'hui le langage vrai n'existe plus. La société, c'est fâcheux à dire, a pris celui qui est en honneur sur les planches. Je sais bien que le théâtre a dû copier le monde, mon Dieu, sans doute; mais il l'a exagéré sous le prétexte spécieux que ce qui est purement vrai n'amuse pas. Les grands mots, les grands gestes, les grands éclats de voix, les manières fades, les phrases vides, les dialogues invraisemblables sont nés, et peu à peu se sont infiltrés partout. Les gens du monde s'en servent avec distinction; dans les grandes occasions les bourgeois s'en servent aussi; d'où je conclus que la vie n'est qu'un mauvais pastiche d'un drame de la *Porte-Saint-Martin*, ou une copie peu spirituelle d'une comédie de l'*Odéon*.

Dans les grandes douleurs, l'homme vrai est toujours, quelque soit son tempérament, sombre et

abattu. Ne me parlez pas des chagrins qui s'expriment par des gestes, des douleurs qui s'exhalent en plaintes. Faux chagrins, fausses douleurs !

Notre siècle, qu'on nommera un jour le siècle de la photographie, est tellement imitateur, que tout le monde pleure de la même façon le père, la mère ou le frère que la mort vient d'enlever. Ne récriez pas, mais souvenez-vous. Qui a vu un enterrement, les a tous vus. Les fils pleurent de même, essuient leurs larmes de même, marchent de même, s'appuient de même sur le même bras du même ami de la famille. Les époux ont aussi leur mode de douleur. Les mères seules pleurent sans s'occuper de ceux qui passent sur leur chemin. Quelques-unes sanglotent bien un peu trop fort, mais c'est seulement lorsque l'enfant mort n'était pas le préféré.

Je ne veux pas dire que le monde, tel qu'il est, soit mauvais, non. Mais il y a au-dessus de tout ce qui le conduit, une chose qui domine : la comédie conventionnelle.

Rien dans la vie ne se fait sans un insidieux accompagnement de phrases toutes faites. Deux

hommes se battent-ils en duel, ils se saluent comme on le fait au théâtre. Un homme est-il trompé, il crie et se démène comme au théâtre ; il emploie les mêmes mots que le mari trompé de sa pièce favorite. Aussi que de divagations, que d'absurdités ! Ne menez jamais vos filles à la comédie : les pauvres enfants ne se croiraient véritablement aimées que par le mortel assez heureux pour imiter l'acteur Lafontaine.

Vous, madame, qui avez rouvert ce livre, parce que vous vous ennuyez du matin au soir, comme il sied à une femme du monde, vous trouvez la vie amère, parce que votre mari n'est point l'être que vous aviez rêvé. Vous eussiez voulu lui voir jouer *le Roman d'une heure* pendant trente ans. Votre amant, si vous en avez un — ce que je ne crois pas, je vous jure — ne vaut pas votre mari. Né vous plaignez pas : le bonheur et l'amour ont passé près de vous, vous les avez vus, et ne les avez pas arrêtés.

Un jour, un homme vous a regardée au spectacle,

dans la rue, que sais-je! Vos yeux se sont fixés sur les siens, une fois, dix, vingt, et le soir vous vous êtes dit : Quel est-il?

Vous l'avez revu, vous avez compris tout ce que vous auriez d'amour pour lui, vous avez deviné son admiration passionnée, vous avez été satisfaite, mais vous avez pensé que vous ne le connaissiez pas, et vous avez voulu sans y parvenir, songer à autre chose.

La troisième fois que vous vous êtes rencontrés, vous ne pouviez vous parler. Heureusement vous n'aviez rien à vous apprendre. Lui savait que vous l'aviez remarqué, et il se tordait dans son obscurité. Vous, vous aviez compris tout ce qu'il y avait d'amour et de respect dans ce cœur qui vous aimait de loin.

Plus tard, — ne mentez pas! — vous avez vu en rêve, votre inconnu à vos genoux. Il vous regardait et vous bénissait d'être assez sublimement bonne pour daigner ouvrir vos yeux; il les appelait des diamants noirs, et vous, par coquetterie, vous les fermiez. Vos yeux étaient à peine clos, que vous avez senti frissonner tout son être; vous avez re-

gardé et vous avez souri en voyant la cause de ce tressaillement: c'était l'une de vos longues anglaises d'ébène qui venaient de frôler son front. Vous avez entendu battre son cœur, vous avez senti ses bras vous étreindre, sa bouche toucher la vôtre et... et vous vous êtes réveillée, honteuse et charmée.

Et cependant le lendemain, vous ne lui avez pas dit : viens. Vous n'avez pas fait un geste, un signe qui pût autoriser cet homme à se croire aimé de vous.

C'était peut-être par vertu, je le crois, et je vous admire, mais c'était peut-être par respect humain: je vous plains de tout mon âme.

Votre cœur s'est tu, votre esprit a parlé.

Votre esprit a commencé par vous dire : — Est-il de ton monde ?— Vous avez répondu: non. — Comment se nomme-t-il? — Je l'ignore. — Que fait-il ? — Je n'en sais rien. — Alors, ma chère, c'est un amour impossible. Je sais bien que tu vas me dire : Si je me le faisais présenter ? mais ce serait une énormité ; tu ne le connais pas du tout, c'est peut-être un bohême ou un faux monnayeur. — C'est vrai, cher esprit, je me suis dit cela, mais... — Je

te devine. Tu penses qu'il ne serait pas impossible que sa chaise de poste vînt se briser devant la grille du parc?... mais c'est absurde : s'il avait une chaise, tu le connaîtrais. D'ailleurs, c'est aujourd'hui un hasard impossible: on voyage en chemin de fer, et puis comment verser? la route est unie et sablée. — Je sais, je sais : s'il te sauvait la vie? je connais encore ce hasard-là, c'est un nommé Antony qui l'a inventé, mais il n'a servi qu'à lui seul. — Cependant, cher esprit, s'il m'aime, il viendra. — Il viendra où?... quand?... comment?... Dans la rue, ce serait d'une inconvenance! Au Bois?... tu es en voiture et toujours accompagnée, tu ne sors jamais seule. — Si, le dimanche, pour la messe. — Ah! madame, ce que tu dis là est bien mal, tu calomnies ton amoureux : comment veux-tu qu'un garçon qui t'aime, soit assez ingrat envers Dieu pour donner des rendez-vous dans sa maison ?

— J'y suis. S'il venait sous un déguisement.

— Absurde : on le ferait mettre au violon. Crois-moi, dis-lui : venez. — Jamais!

Voilà ce que vous avez dit à votre esprit qui s'est moqué de vous. Vous lui avez proposé les éter-

nelles rengaînes mises à la mode par Scribe et Alexandre Dumas, parce que vous êtes du monde. Si, comme Eusèbe, vous aviez vécu presque seule à l'ombre des grands arbres, au bord de l'eau l'été, l'hiver, dans les neiges de la montagne, vous auriez dit à l'homme qui, sans rien dire, parlait à votre cœur :

— Te voilà ! Je t'attendais.

Et voilà pourquoi Eusèbe, qui n'avait pas appris à aimer, à souffrir, à se venger selon les règles que la bonne compagnie a volées si maladroitement aux planches, ne mérite pas votre mépris pour n'avoir pas brisé son verre sur la table, au déjeuner de Viroflay.

XXII

Il était grand jour. Eusèbe réveillé depuis longtemps, attendait l'heure convenable pour se présenter chez la chanteuse; il y avait en lui plus d'impatience que d'inquiétude. Un instant il avait eu la pensée d'aller dans un riche magasin d'habits qu'il avait remarqué sur les boulevards, acheter les vêtements les plus à la mode, puis de faire donner une tournure galante à ses longs cheveux et à sa barbe, vierge encore du ciseau. Une réflexion l'en empêcha. A quoi cela me servirait-il, puisque cette femme n'aime rien, et se vend au premier venu ? la

toilette est inutile et l'argent est nécessaire. Il avait suffi à trois indifférents de prononcer le mot « argent » devant ce pauvre sauvage, pour le rendre calculateur et ladre.

D'un bond, Eusèbe arriva au théâtre et s'informa de l'adresse de la chanteuse. Midi sonnait au moment où, d'une voix mal assurée, il disait à une jeune et jolie femme de chambre, qui lui ouvrait la porte :

— Je désirerais parler à Mlle Adéonne.

— Si monsieur veut attendre, dit la jeune fille, en le faisant entrer dans un petit salon ; je vais demander à madame si elle peut recevoir monsieur. Monsieur veut-il me dire son nom ?

— C'est inutile, répondit le visiteur, votre maîtresse ne me connaît pas. Dites-lui seulement que je viens pour affaire importante.

Le salon d'Adéonne était fort ordinaire. Des rideaux de brocatelle bleue, doublés de mousseline blanche brodée, garnissaient les fenêtres. Un meuble Louis Quinze, *en palissandre*, recouvert de même étoffe, avec un piano et une table ronde du même bois l'encombraient littéralement. Une gar-

niture de cheminée entièrement neuve rappelait, par les formes et les sujets, le temps du rococo. Dans un cadre splendide, recouvert d'une vitre bombée, reposaient mollement les couronnes qu'un public idolâtre avait prodiguées à la cantatrice.

Le provincial regardait tout avec ébahissement. Jamais il n'avait vu tant de magnificences réunies en un si petit espace. Il n'osait appuyer ses bottes sur les fleurs invraisemblables du tapis d'Aubusson. Son chapeau à la main, il restait immobile comme une statue. Ses yeux, qui avaient erré sur tout, s'arrêtèrent sur un pastel représentant Adéonne dans un rôle du *Val d'Andore*. Le capulet blanc, le costume pyrénéen dont le peintre avait revêtu l'artiste, produisirent sur Eusèbe un effet étrange. Dans les nuits d'insomnie, où le jeune homme triturait la destinée à sa fantaisie, son rêve le plus cher était de se voir avec Adéonne, devenue sa compagne, assis sous les grands châtaigniers de la Capelette, ou s'en revenant le soir le long des routes appuyés l'un sur l'autre. Dans cet onanisme de la pensée, l'illusión avait été si loin qu'il lui avait semblé entendre parfois la voix si admirablement tim-

brée de la comédienne, chanter la naïve chanson du pays :

> Baïsso té, mountagno [1],
> Levo té, valloun,
> M'empeichas de veïré
> Lo mio Janettoun.

De la chanson au costume national, il n'y avait que l'épaisseur d'un désir. Sans être absolument pareil, celui qui couvrait *Rose de mai*, avait quelque analogie avec celui de la mie Jeannette. Eusèbe ne songeait plus à Adéonne. Entièrement perdu dans les rêves qu'il nourrissait depuis deux mois, sa pensée errait dans les doux champs de la rêverie. Il lui semblait qu'il avait vu depuis longtemps, toujours peut-être, celle qui emplissait son cœur.

Une portière se souleva doucement, et Adéonne s'avança sans qu'Eusèbe, tout entier à sa contemplation, y prît garde. Elle regarda, pendant trois secondes, l'étranger ; mais bien que son coup d'œil fût infaillibie pour juger à quelle position sociale

[1] Baisse-toi, montagne,
Lève-toi, vallée,
Que je puisse voir
Ma mie Jeannette.

un homme appartenait, elle ne put, cette fois, rien démêler. Un instant elle se demanda si l'extase du jeune homme n'était point une comédie ; mais le feu qui brillait dans ses yeux, son front pâle, les battements de son cœur révélèrent à l'actrice, habituée à voir la comédie humaine et à la jouer elle-même, un sentiment profond et sincère.

— Vous avez voulu me voir, monsieur, dit-elle; que désirez-vous de moi?

Eusèbe tressaillit comme s'il eût été réveillé en sursaut, et, à son tour, il regarda Adéonne.

La cantatrice portait une robe de satin noir piqué, fort simple. Un col et des manchettes de vieille guipure de Hollande complétaient son ajustement. Ses luxuriants cheveux blonds tombaient, négligemment noués sur son cou, comme une rivière d'or, dont deux bandeaux, admirablement dessinés, semblaient les premières ondes. Ses yeux, grands et bruns, dont la paupière inférieure avait une teinte bleue, formaient un éclatant contraste avec sa peau d'un blanc mat, qu'aucune nuance rose ne venait éclairer. Ses lèvres même étaient pâles et ne paraissaient rouges que lorsqu'elle en approchait ses mains effi-

lées, d'une blancheur diaphane. Ce n'était plus la brillante artiste qu'Eusèbe avait vue tant de fois. C'était une créature admirablement belle, mais plus statue que femme. Si le jeune homme eût jeté les yeux sur les deux lobes délicieusement dessinés, dont on apercevait l'origine sous les jours de la guipure, il aurait cru à une nouvelle hallucination taillée dans le marbre. Mais il ne regardait ni cela ni autre chose. Interdit, il cherchait des mots pour répondre, et ses mots ne venaient pas.

Adéonne était trop femme pour ne pas comprendre l'effet qu'elle produisait. Elle ne s'en souciait guère. Cependant elle en fut flattée, et dit d'une voix plus douce :

— Puis-je savoir, monsieur, ce qui me vaut votre visite ?

— Madame, répondit Eusèbe en balbutiant et en devenant rouge et pâle tour à tour ; madame, je désire vous acheter.

L'accent un peu lent du jeune homme, ses habits d'une coupe peu connue, firent penser à la chanteuse qu'il était étranger. Sa phrase, dont elle ne

pouvait démêler le sens qu'il y attachait, lui parut une propositon d'engagement ; elle répondit :

— Je vous remercie, monsieur, mais un engagement de trois ans me lie à mon théâtre, et je suis décidée à ne plus chanter en province, encore moins à l'étranger. Je suis trop bonne patriote pour cela. Je ne vous suis pas moins reconnaissante des offres que vous veniez me faire. Pour quelle ville vouliez-vous m'engager ?

— Je me suis mal expliqué sans doute, madame, puisque je ne me suis pas fait comprendre. Je ne viens pas vous engager. Je viens vous acheter.

— Pour qui ? demanda l'artiste avec dégoût.

— Pour moi, répondit Eusèbe.

— Si c'est là une gageure, monsieur, je la trouve d'un goût plus que contestable. Si c'est une plaisanterie, je la trouve grossière.

— Ce n'est ni l'une ni l'autre de ces deux choses, reprit Eusèbe en tremblant sous le courroux de la jeune femme.

— Alors, sortez, monsieur ! reprit Adéonne avec hauteur, sortez, ou je vais vous faire chasser. Vous

venez insulter chez elle une femme qui ne vous a rien fait. C'est lâche !

— Madame, s'écria Eusèbe en tombant à genoux; madame, ayez pitié de moi. Je ne suis pas méchant, je vous assure. Non, je ne le suis pas. Moi, vous insulter!... si vous saviez!... Je vais tout vous dire quand les larmes ne m'étoufferont plus. Moi, vous insulter! c'est absurde. Je ne sais pas bien parler, voyez-vous ; je ne suis qu'un pauvre paysan ; oui, je ne suis qu'un paysan. Quand vous m'aurez entendu, vous me pardonnerez, bien sûr ; puis vous me ferez chasser après si vous voulez. Donnez-moi une minute, je ne serai pas long; je sais qu'il ne faut pas abuser du temps des autres. Souvent on a l'air de n'avoir rien à faire et l'on est très-occupé. Puis, je vous le répète, vous serez libre de me faire chasser après, mais ce sera inutile, je m'en irai bien tout seul. Vous voyez bien que je ne suis pas mauvais. On m'a toujours trouvé bon et doux, certainement. Mais je vous l'ai dit, je suis de la campagne; à la campagne, on ne sait pas comme dans les villes. Je suis venu pour apprendre ; mon père m'a envoyé pour cela. Il y a trois mois seu-

lement que je suis à Paris ; trois mois, c'est si peu ! Il y avait un mois que j'y étais, quand je vous ai vue ; c'était un mercredi, je ne m'attendais pas à vous voir ; j'étais au théâtre, vous avez ôté votre masque. Si vous saviez ce qui s'est passé en moi ! je ne puis vous le dire. Il m'a semblé que je n'avais jamais vu d'autres femmes que vous. J'étais bien heureux, bien malheureux aussi, allez ! Mon cœur battait bien fort, j'appuyais ma main dessus pour ne pas l'entendre. La nuit, je fermais les yeux et je vous voyais dans l'ombre. Lorsque le jour venait, vous disparaissiez et je m'endormais pour ne pas voir que je ne vous voyais plus. Ce n'est pas ma faute. J'allais dans ce théâtre sans penser à rien. Est-ce que je savais ! Puis j'y suis revenu tous les soirs, ç'a été mon tort ; je n'aurais pas dû, mais c'était malgré moi. Je m'éloignais, j'allais bien loin, et cependant j'arrivais toujours le premier... Ne me faites pas chasser encore.

— Parlez, murmura Adéonne.

— Figurez-vous que j'avais fini par être très-heureux, très-heureux. Quand je vous avais bien regardée, je rentrais chez moi ; là je faisais les rêves

les plus charmants que vous puissiez imaginer. Vous étiez comme moi née à la Capelette. — Quand j'ai vu ce portrait où vous êtes en paysanne, j'ai cru que j'avais rêvé vrai. — Oui, je pensais cela. Je me levais de grand matin pour vous regarder dormir; puis, j'allais vous chercher des fleurs que j'étalais pour que le sable des allées ne criât pas sous vos pieds, et je disais à mon père: — Père, vous vouliez savoir où est le vrai? Le vrai, c'est le bonheur. Mon père vous disait « ma fille, » et vous remerciait d'avoir porté la joie sous notre toit. Le soir, nous allions vers le bord de l'eau; vous chantiez, et j'étais heureux. Tout cela me semblait vrai, je me sentais vivre avec vous et par vous; je passais des journées entières à vos côtés. Un jour, nous étions assis sur le rocher de la *Jouve*, d'où une jeune fille s'est élancée dans l'eau, parce que son amoureux ne l'aimait plus. J'avais mon fusil, j'allais tirer sur une mésange; vous, m'avez dit: Ne la tuez pas, et vous avez appuyé votre main sur mon bras. L'oiseau a dit: merci; et moi j'ai baisé la place où s'était appuyé votre doigt. Vous voyez que je me rappelle tout, et ce n'était pourtant pas vrai.

Un jour, j'ai été à la campagne chez des amis. Ils étaient trois. Ils m'ont arraché mon secret. Tout ce qu'il y avait de bonheur en moi, ils me l'ont pris, ils m'ont blâmé, ils se sont moqué de moi et m'ont dit : ... Ce sont eux qui sont lâches! Ne me forcez pas à dire ce qu'ils ont dit. Si vous ne me pardonnez pas, je les tuerai.

— Dites-moi tout ; mon pardon est à ce prix.

— Eh bien, ils m'ont dit, ah! c'est bien mal, je le répète pour être pardonné, cela me brûle les lèvres. Ils ont dit que vous étiez une femme de rien, une déhontée sans cœur et sans âme, une créature maudite de Dieu, vendant son corps à tout venant. Voilà ce qu'ils ont dit; et lorsque j'ai eu bien souffert durant trois jours et mille nuits, j'ai pris mon argent et je suis venu pour vous acheter. Pardonnez-moi, je vous ai tout dit.

—Vous vouliez m'acheter, demanda Adéonne dont le visage n'avait réflété aucune émotion pendant le récit d'Eusèbe ; vous êtes donc bien riche?

— J'ai là tout ce que je possède, dit le jeune homme, quarante-huit mille francs.

— Et vous pensiez que pour cette somme je me

serais donnée à vous pour l'éternité? reprit en souriant la chanteuse.

— Non. Mais un instant j'ai eu la folle espérance de croire que pour cet argent, et aussi par pitié, vous me permettriez de vous regarder, de toucher votre main, d'entendre votre voix, et à l'heure où le soleil se couche, je serais parti en emportant assez de bonheur avec moi pour bénir à jamais votre souvenir.

— Quoi! une journée seulement?

— Trois heures, deux, une...

— Votre parole?

— Je n'ai jamais menti.

— Asseyez-vous, reprit froidement Adéonne, et ayant sonné sa femme de chambre, elle lui dit:

— Jenny, je n'y suis pour personne.

XXIII

Adéonne était née à Saumur, entre le deuxième et troisième acte de *Thérèse ou l'Orpheline de Génève*. Mlle Vacher, sa mère, jouait l'orpheline innocente et persécutée. Depuis le matin, elle sentait quelque chose d'anormal dans son organisation ; mais la brave demoiselle, en digne artiste qu'elle était, n'avait pas voulu faire manquer la recette. Du reste, le public n'y perdit rien : on fit une légère coupure, et la pièce continua ; rien ne fut changé, il n'y eut qu'une orpheline de moins et une petite fille de plus, laquelle fut le lendemain

baptisée sous les noms de Françoise-Joséphine Vacher, née de demoiselle Marie-Augustine Vacher, artiste dramatique, et de père inconnu. Comme il va sans dire, l'aventure fit sensation dans Saumur. Les dames de la ville envoyèrent du linge, et les élèves de l'école de cavalerie, qui depuis dix mois applaudissaient Augustine, firent entre eux une souscription qui rapporta assez pour éloigner pendant deux mois de la couche de la pauvre artiste le spectre de la misère.

Seul, le lieutenant de Baudibard de Saint-Fayol ne donna rien.

Le capitaine Bertuchot prétendit que c'était pour éloigner les soupçons.

A quoi le sous-lieutenant de Vic, qui ne mettait pas de dragonne à sa langue, répondit que le sous-lieutenant de Baudibard de Saint-Fayol était un fat et qu'à ce compte tout le monde aurait pu se dispenser de donner.

Le lieutenant de Baudibard de Saint-Fayol, qui avait l'oreille chaude, — il était de Pau ou de Bayonne, peut-être de Dax, mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il avait l'oreille chaude, — avertit

que la chose ne se passerait pas comme ça. Le lendemain, il prit le sous-lieutenant de Vic à part pendant le pansage.

— Lieutenant de Vic, lui dit-il, persistez-vous à vous dire le père de l'enfant?

— On n'a jamais pu savoir... répondit M. de Vic.

— Demain, à cinq heures du matin, sur la route de la Flèche, nous pourrons éclaircir ce mystère.

— Nous éclaircirons tout ce que vous voudrez, mon lieutenant, répliqua courtoisement M. de Vic.

La nouvelle se répandit bien vite dans la ville que deux officiers s'allaient battre au sujet de la petite de la comédienne.

Le général commandant l'École n'en dormit pas.

—Salomon, dit-il à son aide de camp, se trouvant dans une semblable occurrence, aurait ordonné qu'on partageât la bambine entre les deux pères. Malheureusement, la position est plus tendue que dans le fameux procès jugé par ce grand roi. Si je prononçais le même jugement que lui, la pauvre petite

serait hachée menu comme chair à pâté. Or, ce qu'il y a de plus simple, c'est de consigner mes deux gaillards.

Ainsi fit-il, et il fit bien.

Mlle Vacher quitta Saumur, pour aller gagner son pain sous d'autres cieux; elle parcourut toute la France. Cinq ans après, ses engagements portaient cette mention peu honorable :

« *Le directeur aura le droit d'utiliser la fille de ladite demoiselle Vacher toutes les fois qu'il le trouvera nécessaire pour son spectacle, moyennant un cachet de quarante centimes par représentation.* »

Joséphine naquit entre deux *portants* de coulisses, et son enfance n'eut d'autres horizons qu'une campagne en carton et un ciel de calicot.

C'est mal dire : Joséphine n'eut pas d'enfance. A dix ans, elle eût fait rougir un dragon ; à douze, elle aurait fait pâlir un carabinier.

La demoiselle Vacher, sa mère, en était venue à jouer les duègnes. Ne pouvant se suffire à elle et à sa fille, elle s'associa avec un drôle du nom de Gouzir, leque jouait les *pères-nobles* et ne pou-

vait vivre seul avec ses trop modestes appointements.

A Nantes ou à Tours, Joséphine, qui avait alors quinze ans, resta trois jours absente de la maison. Gouzir la gourmanda; sa mère se contenta de lui dire :

— Nous partons pour Paris dans deux mois; tu aurais bien pu attendre.

A Paris, le ménage vit bien des mauvais jours; mais enfin, un homme qui avait vu Joséphine à la salle Molière, fit du bien à la famille; après celui-ci un autre, et ainsi de suite, jusqu'à M. Fontournay, qui s'amouracha de la jeune fille et fit une pension à ses parents, à la condition qu'il resterait chez eux. Cette clause fut fatale à la pauvre Vacher et à l'infortuné Gouzir. Que faire en un gîte, à moins que l'on n'y boive? Ils burent tant, tant, tant, qu'un matin on les trouva morts. Devant Dieu soit leur âme, si tant est qu'ils aient eu une âme, supposition bien invraisemblable.

Fontournay avait quatre-vingt mille francs de rentes et un égoïsme à faire envie à un roi. Mathématique dans ses vices, il les enfermait dans son

secrétaire et ne les faisait sortir que pour quelques heures seulement, et chacun à leurs jours, comme on fait des chevaux de prix qui ne quittent l'écurie que pour raison de santé.

Fontournay était buveur, mais non ivrogne ; mangeur, mais non gourmand ; sa lubricité s'arrêtait à la porte du dévergondage et n'y frappait que pour en imposer au monde des vieux viveurs. Ce bon riche n'éprouvait aucun sentiment sincère pour Joséphine ; il ne l'aimait ni d'amour, ni d'amitié, ni d'habitude. Il la gardait cependant avec soin, et c'eût été pour lui un grand chagrin de la perdre.

Lorsque la connaissance s'était faite, Fontournay avait éprouvé, en trouvant Joséphine, une satisfaction semblable à celle que ressentirait un bibliomane en découvrant une édition rare d'un ouvrage insignifiant. Depuis longtemps il était fort ennuyé de recruter ses amours au Conservatoire ou dans le monde des lorettes célèbres. Il avait remarqué, cet observateur profond, que toutes les *biches* ont à peu de chose près la même physionomie, et que le passe-port de l'une pourrait servir à toutes les autres :

Cheveux châtain foncé,

Yeux bruns,

Front bas,

Bouche grande,

Nez relevé ou court.

Signes particuliers : Toilette ridicule, parler bête.

Cette monotonie ennuyait le cher homme. De plus, il avait aussi remarqué que les créatures, qui se font un grand nom dans le monde galant, ne doivent, la plupart du temps, leur succès qu'à une excentricité ou à une opposition complète du type vulgaire. Cette fille pâle, au nez effilé, aux narines dilatées, aux cheveux fauves, l'avait séduit ; il se disait : J'ai trouvé l'oiseau rare.

Le soir où, au mépris des convenances, Joséphine Vacher avait fait son apparition dans la baignoire d'avant-scène louée à l'année à l'Opéra-Comique par Fontournay, il se fit un grand bruit du côté des vieillards, et les jeunes gens dirent : « Ce vieux diable de Fontournay nous a déterré une charmante maîtresse pour l'avenir. »

Joséphine fut l'événement de la soirée. Les femmes

du monde la regardèrent avec une effronterie extrême, et toutes firent la même question au journaliste Narcisse Beauramier, qui, ce soir-là, allait de loge en loge, chercher ou répandre des nouvelles :

— Comment nommez-vous cette créature qui se pavane dans la loge de M. Fontournay?

— Belle dame, répondait Beauramier avec finesse, c'est encore un mystère.

Fontournay était ravi. Le lendemain il combla Joséphine de cadeaux, lui constitua une maison, des appointements fixes, et lui donna un professeur de piano et de chant pour l'occuper.

Joséphine avait mené une vie trop agitée pour ne pas être satisfaite de son repos. Un jour que sa femme de chambre, gagnée par un ami de Fontournay, l'engageait à accepter des offres brillantes et une vie plus libre, Joséphine répondit :

— Les femmes ne sont pas nées pour être libres. Je pense que M. Brannery ne vaut pas mieux que M. Fontournay; autant mépriser celui-ci qu'un autre. J'y suis habituée.

Pendant deux ans, Joséphine ne donna à son protecteur aucun sujet de plainte. Elle ne sortait ja-

mais, et malgré un espionnage bien organisé, Fontournay ne put parvenir à la découvrir en rupture de fidélité.

Ce bonheur tranquille finit par ennuyer le bon bourgeois. La femme dont il avait été si fier n'avait pas secondé ses vues. Au lieu de briller beaucoup, de le tromper un peu, de faire parler d'elle, elle vivait comme une bourgeoise. Un matin, il pensa qu'il fallait en finir et chercher ailleurs.

— Chère enfant, dit-il à Joséphine, j'ai à vous annoncer une chose assez triste pour moi. Des obligations, des affaires, comment dirai-je! des nécessités de famille, me forcent à vous quitter. Ne m'interrompez pas. Vous savez que je ne suis pas ingrat, j'ai toujours agi avec vous en galant homme; je continuerai. Vous toucherez votre pension pendant un an encore, et vous aurez toujours un ami en moi. Ainsi, c'est entendu, à dater d'aujourd'hui, nous serons de bons camarades.

— Quelle jolie scène je vous ferais si je vous aimais! répondit Joséphine en souriant.

— Je vois avec plaisir que vous prenez mieux l chose que je ne le pensais.

— Je ne la prends ni bien ni mal ; cela m'est indifférent, voilà tout.

— Je crois cependant, reprit Fontournay, mériter quelques regrets.

— Vous avez tort.

— Vous êtes peu gracieuse pour moi, chèr belle.

— Raisonnons. Vous m'avez donné une parcelle de vos revenus; cela vous convenait, si vous l'avez fait c'est que vous pensiez que ce que je vous donnais valait autant. Des regrets, dites-vous, pourquoi? Je trouverai facilement une affection comme la vôtre. Vous venez me raconter que vous êtes un galant homme ; qu'est-ce que cela me fait? N'ai-je pas été loyale, moi, dont le métier est de ne pas l'être? Vous m'avez prise sans savoir pourquoi, vous me quittez de même. Je n'ai rien à dire et je ne dis rien; mais de grâce ne me parlez pas de regrets ; les regrets n'étaient pas dans le marché.

Fontournay était venu avec l'intention très-arrêtée de quitter Joséphine. En chemin il s'était promis d'être fort et de ne céder à aucune prière, de résister aux larmes que la belle ne manquerait pas

de verser. La façon avec laquelle sa maîtresse acceptait la rupture changea complétement ses idées. Par un retour subit, que les penseurs expliqueront, s'ils le peuvent, il éprouva un violent chagrin en pensant que la femme dont il voulait se défaire à tout prix un instant auparavant le quittait sans se faire prier.

— Je voulais vous éprouver, ma Joséphine, dit-il, l'épreuve n'a pas été heureuse; laissez-moi croire que vous aviez pénétré ma pensée et que vous avez voulu me tourmenter.

— Je ne m'amuse jamais à ces riens-là. Depuis trois mois mon parti est pris, je débute demain à l'Opéra-Comique. Si je réussis, je veux être seule et libre comme une brave artiste. Si je tombe, j'irai m'enterrer dans une campagne que je connais près de Nantes. Je n'ai jamais respiré, j'ai besoin d'air.

— Vous allez débuter, s'écria Fontournay avec stupéfaction, que me chantez-vous là?

— Demain je vous chanterai l'*Ambassadrice*. En ce moment, je vous dis la vérité : mes débuts sont annoncés. Afin de ne subir aucune observation de

votre part, j'ai changé de nom. Joséphine était un nom absurde, commun, impossible. Maintenant je m'appelle Adéonne. Demandez à l'affiche.

Fontournay ne répondit pas d abord. Ce que lui disait sa maîtresse le jetait dans une stupéfaction profonde. Souvent il avait songé à faire de Joséphine une artiste, non par intérêt pour elle, mais pour la voir admirée, applaudie, désirée même, — surtout désirée, c'eût été la fête de sa vanité. Sa nature vulgaire l'avait empêché de reconnaître une organisation d'élite dans une fille qu'il avait eue presque pour rien. Joséphine débutait sans recommandations, sans protecteur; ce qui faisait supposer avec raison au vieux viveur, qu'on avait reconnu en elle des qualités vraiment supérieures. Ses regrets furent profonds.

— Quoi! dit-il, c'est de vous dont on parle tant depuis deux mois, c'est vous qui êtes Adéonne?

— C'est moi.

— Et vous me l'avez caché?

— Parfaitement.

— Mais savez-vous que c'est indigne, que jamais pareille ingratitude ne...

— Jusqu'à présent vous n'avez été qu'ennuyeux; vous allez devenir ridicule. Finissons-en. Vous aviez assez de moi et vous me quittiez comme un vieil habit dont on ne veut plus. Par un retour, dont je n'ai que faire de rechercher la cause, vous avez changé d'avis; tant pis pour vous. Vous ai-je parlé d'ingratitude, moi, lorsque vous êtes venu me dire que des raisons de famille, de convenances, que sais-je, vous forçaient de rompre avec moi? Non, je n'ai rien dit; faites de même. Entre nous, il serait injuste qu'en amitié le bail fût renouvelable à la volonté du preneur. C'est le contraire. Tout est pour le mieux.

— Joséphine, s'écria Fontournay, vous ne pouvez pas me quitter ainsi, c'est impossible. Je vous donnerai ce que vous voudrez; cherchez, imaginez les choses les plus chères, vous les aurez.

— Je ne veux rien.

— Je ne sais que vous dire, que vous offrir, moi, reprit le galant homme la larme à l'œil; vous me quitterez plus tard; mais laissez-moi vous guider, vous protéger dans la nouvelle voie que vous voulez parcourir. Je ne vous demanderai rien, vous me

recevrez quand vous voudrez, je ne suis pas gênant. Voyons, un bon mouvement, je vous le demande à genoux.

Le vieillard tomba lourdement aux pieds de la fille Vacher, qui se contenta de lui dire :

— Vous savez, mon cher, que si je reculais mon fauteuil, vous ne pourriez plus vous relever.

— Joséphine, vous savez mes principes. Si c'est un caprice qui vous trotte dans la tête, dites-le-moi sans crainte.

— Vous étiez ridicule ; voilà que vous devenez ignoble.

— Ah ! vous n'avez pas de cœur, murmura Fontournay en se remettant péniblement debout, et il sortit en poussant un de ces soupirs qui attendrissent quelquefois les huissiers, mais jamais la femme qui vous quitte.

Les débuts d'Adéonne furent heureux. En quinze jours, Fontournay vieillit de dix ans. Il avait écrit cent fois sans recevoir de réponse. Un matin, il se redressa radieux : il venait de reconnaître l'écriture d'Adéonne sur l'adresse d'une lettre que son domestique lui apportait. Il prit le pli en tremblant.

— Je savais bien qu'elle me reviendrait, dit-il, et il lut :

« Tous les hommes sont les mêmes : les vieux
» sont assommants, les jeunes sont méprisables.
» Assommez-moi, et que ça finisse.

» Adéonne. »

Le vieillard ne se le fit pas dire deux fois ; il arriva chez son ingrate amie le cœur palpitant d'espoir.

— Chère cruelle, lui dit-il, que vous m'avez fait souffrir ! Me revenez-vous du fond du cœur ?

— Toutes ces dames ont des diamants, répondit Adéonne. Je veux, à moi seule, autant de diamants que toutes ces dames.

— Vous les aurez.

— J'y compte bien.

— Puis-je vous refuser quelque chose ? Mais, au moins, dites moi...

— Quoi ?

— Mais...

— Tenez, une fois pour toute, expliquons-nous

bien et ne nous comptons plus de balivernes. Ce que je vous demande, d'autres me l'ont offert. Je vous donne la préférence, parce que je suis habituée à vous, et qu'au fond vous êtes plus ennuyeux que méchant.

— Il n'y a que vous au monde pour dire certaines choses sans fâcher vos amis.

— J'ai soin de ne les dire qu'en tête-à-tête, répondit la chanteuse. C'est mon seul mérite.

Fontournay donna les diamants et passa dans son milieu pour l'homme le plus fortuné de France. Il ne demandait pas autre chose pour être heureux. Pour lui, le bonheur consistait à être envié de sept ou huit vieux drôles aux crânes chauves et aux cerveaux vides.

Il y avait six mois que la vanité de Fontournay était la vanité la plus radieuse du monde, lorsque Eusèbe, tremblant et fou, vint sonner à la porte de la cantatrice.

XXIV

La consigne donnée par Adéonne à sa femme de chambre avait été si scrupuleusement observée, que le lendemain à dix heures, personne n'avait encore pénétré dans le boudoir de la comédienne.

Le silence et l'obscurité régnaient dans l'appartement : On aurait pu croire à la nuit, si les rideaux mal joints n'eussent laissé passer un rayon de soleil.

Adéonne, dans la même toilette que la veille, les cheveux en désordre, ouvrait avec une précaution extrême la porte qui conduisait de sa chambre au

salon. Elle s'arrêtait au moindre cri de la serrure; elle la referma avec les mêmes soins et, marchant sur la pointe du pied, elle traversa avec la légèreté d'un sylphe les deux pièces qui séparaient sa chambre de la salle à manger, où elle arriva si doucement que sa femme de chambre, qui écrivait à son amant, un dragon du 3e régiment, ne l'entendit pas venir.

— Que faites-vous là, Jenny? demanda-t-elle à voix basse.

— Madame le voit, répondit la jeune fille assez embarrassée; j'écrivais à mon cousin.

— A votre amoureux. Que fait-il?

— Il est soldat; nous devons nous marier.

— Pourquoi ne vient-il pas vous voir?

— Madame m'avait défendu de recevoir personne.

— Je vous permets maintenant.

— Madame est bien bonne.

— Un militaire est toujours un honnête garçon, ajouta la maîtresse pour motiver sa concession.

— Madame peut être sûre que c'est pour le bon motif.

— Ça m'est égal. Préparez le déjeuner tout de suite, et pas de bruit.

Adéonne revint dans son boudoir, une glace sur les genoux, elle se mit à peigner ses longs cheveux. Lorsqu'elle leur eut donné les contours qu'elle désirait, elle se regarda une dernière fois dans la glace et resta pensive le visage appuyé sur sa main. Deux ou trois fois elle se leva comme pour entrer dans sa chambre; une fois même, ses doigts effilés saisirent le bouton de la porte, mais elle revint s'asseoir.

Un léger bruit la fit tressaillir. Elle prêta une oreille attentive: les mouvements précipités de sa poitrine soulevaient le satin de sa robe, une pâleur mortelle se répandit sur son visage. Eusèbe entr'ouvrit la porte.

En apercevant Adéonne, le jeune homme resta immobile.

— J'avais cru rêver, dit-il.

Adéonne s'élança à son cou et le tint longtemps embrassé.

— Viens me dire que tu m'aimes, mon Eusèbe, murmura-t-elle en l'entraînant sur le divan; ou plu-

tôt ne me dis rien, laisse-moi te voir. Oui, c'est bien toi, comme tu es beau ! Dis que tu m'aimeras toujours.

— Oui, répondit Eusèbe.

— Je voudrais te dire beaucoup de choses, si tu savais, mais je ne trouve rien. Je suis toute bête, mais je t'aime bien; le bonheur m'étouffe.

— Écoute, mon bon ange, reprit-elle ; nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas? Tu n'as rien à faire, ne viens pas me dire non, tu me l'as dit; je t'assure que tu me l'as dit deux fois hier soir. Nous ne nous quitterons plus. D'abord, si tu ne veux pas rester ici, je te suivrai partout où tu iras. Si tu veux, je laisserai mon théâtre et tout.

— Je veux que vous ne fassiez aucun sacrifice pour moi. Je n'ai pas besoin de cela pour être heureux.

— Des sacrifices ! laisse-moi donc ! Je me moque pas mal de tout ça ; je n'ai jamais tenu à rien, moi : maintenant je tiens à toi. Je n'avais qu'un rêve, c'était d'être aimée comme tu m'aimes, mais je croyais que ça ne se pouvait pas ; j'y avais renoncé ; en voyant les hommes, je me disais : C'est des

bêtises, il n'y faut plus penser. J'avais bien tort, dis?

— Je suis comme vous, j'ai le cœur plein; les paroles ne me viennent pas pour vous dire tout ce que je ressens.

— Et d'abord ne me dis pas vous, on a l'air d'être fâché; dis-moi toi, ça sera bon tout plein. Ça rend bon, d'aimer. J'ai dit à ma bonne qu'elle pouvait recevoir son amoureux, et en me peignant je parlais au bon Dieu; c'est la première fois de ma vie. On ne croit pas toujours en lui, on a bien tort, il est très-bon; car enfin, s'il vous fait du mal, c'est souvent pour votre bien; si tes amis ne t'avaient pas dit que je n'étais qu'une rien du tout, tu n'aurais pas osé venir; si tu n'étais pas venu, je n'aurais jamais aimé personne. Y crois-tu, au bon Dieu, mon chéri?

— Quand j'étais enfant, ma mère me faisait prier; plus tard, mon père m'a dit que si tout portait à croire qu'il y eût un Dieu, il se pourrait faire qu'il n'y en eût point.

— Un drôle d'homme, ton père! c'est égal, je l'aime aussi, parce que c'est ton père; il veut que

tu t'instruises, il a raison. Je t'apprendrai la vie, moi, je la connais, j'ai été si malheureuse ! Quand je te raconterai tout cela, tu pleureras. D'abord, nous autres, les femmes, nous sommes plus fortes que les hommes, nous savons tout sans rien apprendre. Quand je pense que lui et toi vous vous démanchez pour savoir où est le faux et où est le vrai ! Ça me ferait bien rire si je ne t'aimais pas : c'est beaucoup bête. Le faux, c'est tout ; le vrai, mon Eusèbe, c'est l'amour.

XXV

Eusèbe eut tout le temps possible pour méditer sur le singulier aphorisme si naïvement formulé par Adéonne : pendant un an, ils ne se quittèrent pas.

Le jeune homme avait oublié l'univers qui, de son côté, s'occupait peu de lui.

La comédienne aimait avec passion. A son amour se joignait un autre sentiment : le caractère doux et l'ignorance complète d'Eusèbe sur toutes les choses de la vie, la rendaient l'arbitre de sa destinée, et elle était fière, cette fille, qui avait porté des bas

troués pendant vingt ans, d'avoir à protéger quelqu'un.

Elle n'abusait pas de sa suprématie. Plus d'une fois, à genoux devant son amant, elle lui avait dit :

— Comme tu es bon de ne pas vouloir être le maître !

Lorsque les femmes qui vivent en dehors des lois sociales parviennent à l'âge de vingt ans, elles regardent l'humanité par-dessus l'épaule ; elles méprisent les hommes à cause de leurs faiblesses qu'elles connaissent bien. Souvent il leur arrive de pleurer amèrement, mais ce n'est pas sur leur abjection ou leur servitude, les remords eux-mêmes n'ont rien à voir dans ces larmes ; esclaves, elles pleurent de ne pas avoir des maîtres forts.

Alors le besoin d'être dominées ou de dominer s'empare de ces créatures folles ; de là naissent ces liaisons odieuses avec des hommes odieux, où la femme n'est plus dominée, mais battue ; ou encore ces amitiés étranges et pleines de jalousies que les impures éprouvent entre elles.

XXVI

Eusèbe avait déposé sa volonté sur l'étagère de sa maîtresse parmi d'autres chinoiseries. Adéonne conduisait sa vie comme le vent dirige la feuille du saule tombée sur une eau tranquille. Elle le faisait habiller selon ses goûts, lui donnait à lire les livres qu'elle aimait, et lui parlait de tout parce qu'elle ne savait rien. Eusèbe était entièrement à elle, il se souciait peu de la domination complète que la chanteuse exerçait sur lui : il était heureux, et comme il n'avait que vingt-deux ans, il croyait à l'éternité du

bonheur, comme les âmes dévotes et non pieuses croient à l'éternité des peines.

Cette félicité parfaite aurait duré longtemps, car Eusèbe, simple et naïf comme ceux qui ont vécu au grand air, ne s'inquiétait point du passé d'Adéonne, et le mot jalousie lui était inconnu. L'inconstance d'Adéonne était seule à redouter. Mais Adéonne aimait avec cette *furia* sincère des femmes qui aiment tardivement. Donc, rien ne semblait devoir altérer la limpidité de ces deux existences qui n'en formaient qu'une.

Une camarade de l'artiste fut le grain de sable qui bouleversa les destinées de cet empire où il n'y avait qu'un roi et une reine se faisant tour à tour sujet l'un de l'autre pour avoir le droit de se prosterner chacun son jour.

Cette femme, nommée Marie Bachu, *doublait* Adéonne au théâtre et dans les affections de Fontournay. Un jour, grâce à ce dernier, elle obtint ce qu'elle appelait une création, un rôle neuf dans un vieil ouvrage ressemelé. Adéonne se plaignit amèrement au régisseur général et déclara que sous aucun prétexte elle ne laisserait, elle, *chef d'emploi,*

usurper ses droits légitimes. Marie Bachu pria, supplia, s'emporta, mais son antagoniste fut inébranlable.

— Croyez-vous, s'écria la *doublure,* que je suis faite pour avoir éternellement vos restes?

— Mais, repartit Adéonne en faisant allusion à Fontournay, vous devriez vous y habituer, depuis un an.

Le régisseur, qui connaissait la situation, se prit à rire. Cette hilarité bête rendit les deux femmes grossières en donnant de la vanité à la première et de la colère à la seconde, qui répondit en serrant les dents :

— Si j'ai vos restes, ce n'est point votre faute.

— C'est vrai, dit Adéonne, ordinairement je donne les vieilles choses dont je ne me sers plus à ma femme de chambre.

— Vous pourriez parler plus convenablement d'un homme qui vous a sortie de la misère.

— Ça renverserait toutes les idées acquises sur son compte.

— Dites plutôt que vous êtes encore froissée de son abandon.

— Voyons, ma belle, dit la maîtresse d'Eusèbe

avec calme, bien que ses lèvres fussent blafardes, ne plaisantons pas. Vous savez bien que j'ai flanqué votre Fontournay à la porte, le gros phoque ! Vous savez bien que, pendant six mois, il m'a ennuyée pour que je lui fasse l'aumône d'un regard, et qu'il a poussé la platitude jusqu'à m'offrir de tolérer une autre liaison. Vous savez cela, ici personne ne l'ignore ; chantez-moi donc autre chose. Je ne suis pas méchante au fond, moi ; vous voulez cette *panne* de rôle, prenez-la ; je vous la laisse, mais pour Dieu ne me fatiguez plus avec votre ridicule ami, et laissez-moi aimer en paix mon amant, qui est aussi noble que le vôtre est vil, aussi jeune que le vôtre est vieux, aussi beau que le vôtre est laid.

— Mes enfants, dit en intervenant le régisseur, ne nous dévorons pas tout à fait, ce serait dommage.

Et il entraîna Adéonne.

— Beau, beau, murmurait Marie Bachu, de façon à être entendue ; c'est sans doute pour ça qu'on ne le voit jamais.

En rentrant chez elle, Adéonne dit à Eusèbe :

— Ce soir, mon bon chéri, je veux que tu m'accompagnes au théâtre.

XVII

Les comédiens, les chanteurs surtout, dînent de bonne heure. A cinq heures, Adéonne fit agenouiller Eusèbe devant elle, et se mit à peigner sa chevelure avec le soin d'une mère qui coiffe son fils le jour de sa première communion.

— Que tes cheveux sont beaux et soyeux, mon Eusèbe; disait-elle, tu sais qu'ils sont plus fins que les miens?

— Cela prouve qu'ils n'ont pas de tact.

— Je leur pardonne, parce qu'ils s'harmonisent

bien avec la couleur mate de ton teint. On nomme, je crois, cela un teint olive, je ne sais pourquoi ?

— Parce que les olives sont vertes.

— Que tu es sot. Je n'aime pas qu'on se moque de ce que j'aime. C'est comme ces deux signes noirs que tu as sur la joue, je les adore.

— Moi aussi, parce que j'espère les entendre chanter la veille de leur mort.

— Mon ami, nous allons dans le monde : j'espère que tu ne diras pas de ces énormités-là : on te prendrait pour un vaudeville oublié. Viens, que je fasse le nœud de ta cravate. Bien, tu es charmant ! partons.

Les deux amoureux sortirent bras dessus bras dessous. L'artiste promena son amant pendant une heure sur les boulevards ; les passants se retournaient pour contempler ce couple d'une beauté si charmante et si bizarre à la fois.

— Comme toutes les femmes te regardent, dit Adéonne. J'étais bien sûre que tu étais beau.

— Moi aussi, j'en étais sûr, répondit simplement Eusèbe, puisque tu m'aimais.

La chanteuse regarda son amant avec une tendresse profonde.

— Tu serais laid, que je t'aimerais de même, reprit-elle ; il n'y a que toi qui sache dire de si bonnes choses.

— Qu'ai-je donc dit?

— La plus charmante flatterie du monde.

— Je ne m'en doutais pas.

— Heureusement, ce n'eût été qu'un compliment.

— Et la différence?

— La différence? Il y a là deux sortes de compliments: ceux qu'on trouve et ceux qu'on cherche; ceux qui viennent du cœur, ceux qui sortent de la bouche; les uns ne servent qu'une fois pour l'être aimé, les autres s'emploient toute la vie et pour tout le monde. C'est une monnaie courante, dont les hommes ont une provision.

— Je comprends, ce sont les pauvres qui sont les riches.

— Tiens, reprit la jeune femme en arrivant à la rue Favart, vois-tu cette petite fenêtre, la troisième au premier, au-dessus de l'entresol? C'est celle de ma loge.

— Je la connais : j'ai passé une nuit avec elle.

— Voici, mon Eusèbe, le palais de votre bien-aimée, dit Adéonne en ouvrant la porte de sa loge. Un sourire s'arrêta sur ses lèvres, son visage devint soucieux et elle ajouta : c'est ici notre laboratoire, à nous autres artistes ; c'est là que nous triturons notre beauté, notre cœur, notre corps pour servir le tout au public, qui croit que nous n'avons ni cœur, ni beauté ; c'est bien triste. Je m'étais promis de ne jamais te montrer toutes nos misères, mais on disait que tu n'étais pas beau. Viens, que je t'embrasse ; je ne t'ai pas encore aimé ici.

Eusèbe regardait Adéonne avec surprise. Il ne comprenait ni l'incohérence de ses paroles, ni la fièvre qui paraissait l'agiter. Il lui dit :

— Il se passe en toi quelque chose d'étrange. Je ne te devine plus.

— Tiens, reprit-elle, va-t'en d'ici, j'ai eu tort de t'amener ; c'est ma vanité qui m'y a poussée ; je sens un malheur dans l'air ; nous sommes si heureux chez nous ; va-t'en, mon Eusèbe, va-t'en vite, si tu m'aimes.

— Je ferai ce que tu voudras.

— C'est cela. Je t'aime tant, si tu savais ; retourne à la maison; Jenny te fera du thé; tu m'attendras en lisant; je reviendrai de bonne heure.

Une roulade effrontée se fit entendre dans le couloir au momnt où Eusèbe donnait le baiser d'adieu à sa maîtresse. Adéonne retint son amant et lui dit :

— Puisque tu es là, reste, mon Eusèbe ; j'ai besoin de toi : mon cœur chante faux.
